

TROIS SERVITEURS DE L'UNITÉ CHRÉTIENNE
LE PÈRE PORTAL
LORD HALIFAX
LE CARDINAL MERCIER

LES ÉDITIONS DU CERF 29, Bd La-Tour-Maubourg, Paris-7, 1937
Extrait de *La Vie Spirituelle* n° de juillet-août 1937
et de *La Vie Intellectuelle*, n° du 25 mai 1937

LE PÈRE PORTAL
par **A. GRATIEUX**

Le nom de M. Portal évoque le souvenir d'une double tentative de rapprochement entre l'Église Romaine et l'Église Anglicane. La reconnaissance par Rome des Ordres anglicans en était l'enjeu. M. Portal du côté catholique, Lord Halifax du côté anglais, s'en firent les principaux agents. Les deux fois, Rome, après un temps d'expectative, s'est définitivement prononcée et **contre la validité des ordinations anglicanes**, et **contre l'idée d'une réunion en corps avec l'Église d'Angleterre**. Ce **double échec**, sans atteindre la personne même de M. Portal, ne laisse pas de peser sur sa mémoire et sur l'idée qui fut l'âme de toute sa vie. Ceux qui ne l'ont pas connu se le représenteraient volontiers comme l'instrument, sinon naïf, du moins enthousiaste du noble lord et de ses amis, **désireux avant tout que Rome reconnaisse la validité des ordinations anglicanes**.

Cette vue superficielle ne correspond ni à la réalité des faits, ni au caractère de M. Portal. Ceux qui l'ont bien connu savent qu'il était fidèle comme personne à ses amitiés, surtout quand elles avaient pour objet le service d'une grande et sainte cause, mais qu'il inclinait moins que personne à se faire l'instrument plus ou moins aveugle de ses amis. Il fut toujours au-dessus de toute ambition, et son désintéressement ne se démentit jamais. Quoi qu'il eût à souffrir des choses et des gens, il ne connaissait ni colère ni rancune, et déplorait seulement les fâcheuses conséquences des erreurs et des préjugés contre lesquels se brisait son action. A plus d'une reprise, méconnu et sacrifié, l'idée ne lui venait même pas de se justifier, de préparer une apologie quelconque.

Fort de sa droiture et de sa conscience, il attendait patiemment que vînt l'heure de la Providence. Il ne posait jamais à l'homme nécessaire et répétait volontiers ce proverbe qu'il avait rapporté de Madère : «Dieu écrit droit en traçant des lignes courbes».

Pas plus que le caractère, l'esprit n'était chez M. Portal étroit et borné. Il ne limitait pas son horizon à l'Angleterre. Son intelligence largement ouverte suivait attentivement toutes les questions qui pouvaient intéresser la vie de l'Église, et une sympathie constamment en éveil le portait vers tout ce qui pouvait contribuer à l'union de toutes les bonnes volontés dans la paix et la charité.

I. - L'ENSEIGNEMENT DE M. PORTAL

Il faut avoir connu M. Portal professeur et directeur de Séminaire pour avoir de lui une idée complète. Le charme de sa personne créait autour de lui une atmosphère de sympathie. Il n'avait rien du savant livresque, et le manuel ne tenait dans son enseignement qu'une place secondaire. Ayant en soi-même un merveilleux sentiment de la vie, il savait en éveiller le goût chez ses élèves.

Spontanément et sans y viser le moins du monde, il les mettait au courant des idées et des œuvres auxquelles il s'était voué, et c'était encore une manière de former les esprits au contact du réel. On se souvint longtemps, à Châlons, où il vint comme professeur de dogme en 1896, après l'échec de la campagne anglo-romaine, de ses conversations sur le mouvement anglican et sur les espoirs d'union.

M. Portal ne s'attendait pas à un intérêt si vif chez ses nouveaux élèves ; il fut surpris le premier de l'empressement qu'ils montraient à s'informer et à **refaire le traité de l'Église** d'une manière si différente de celle des manuels. Bientôt, les séminaristes de Châlons furent au courant des choses d'Angleterre ; les amis du P. Portal leur devenaient aussi familiers que s'ils les avaient connus personnellement.

Il racontait avec un charme particulier sa rencontre, à Madère, et ses premiers entretiens avec Lord Halifax, les débuts d'une amitié qui jamais ne vieillit. Dans les moments les plus pénibles, il aimait à redire qu'une affection comme celle-là valait bien toutes les épreuves et consolait de tous les ennuis. Avec lui, on s'attachait à ce noble Lord, type achevé de la distinction, de la loyauté, de la générosité, de l'énergie et de la piété. On aimait l'entendre raconter que le président de l'*English Church Union* **croit à la présence réelle, au sacrifice de la messe¹, se faisait un devoir d'y assister tous les jours, même en pays catholique, et qu'il lui avait demandé un jour pourquoi ne pouvait-il communier de sa main, puisqu'il croyait à l'Eucharistie aussi bien qu'un catholique romain**.

Avec Lord Halifax, on apprenait à connaître le Révérend Lacey, si pieux et si savant, dont la personnalité était particu-

¹ (Toutes les notes, sauf précision, sont d'un lecteur en 2007)

Bien retenir cela. Lord Halifax "croit à la présence réelle, au sacrifice de la messe". Il sait que les ordinations anglicanes sont nulles, que l'hostie qu'il reçoit dans ces "messes" anglicanes n'est que du pain. Il sait que lorsqu'il assiste à une vraie messe chez les catholiques c'est le corps du Christ que l'on reçoit à la communion. Et il ne fait pas la démarche d'une vraie conversion ? De plus l'abbé Portal le laisse dans ses mensonges ! Non seulement ce prêtre se moque de l'âme de son ami, mais les deux se moquent des vrais sacrements de Dieu. Tout cela laisse rêveur sur ces deux personnages. On le verra mieux dans les confidences de Jean Guilton. Pour un vrai catholique tout cela est mensonge et déplorable.

lièrement sympathique à M. Portal, ainsi que le P. Puller, de la Société de Saint-Jean-l'Évangéliste, supérieur de la communauté de Westminster, qu'il dirigeait avec une austérité et une piété vraiment monacales. Le religieux, chez le P. Puller, était doublé d'un savant. Après avoir parlé avec Mgr Duchesne du Concile du Vatican, il reconnaissait qu'un accord avec Rome serait peut-être possible. «Et, concluait M. Portal, quand je vois des hommes comme Puller et Duchesne déclarer que l'on peut arriver à s'entendre, il y a certainement quelque chose à faire».

Il redisait également quel accueil il avait reçu, au cours de ses rares voyages en Angleterre, dans les milieux fervents de la Haute-Église : à la communauté de Béthanie, à Londres, il avait dû faire une conférence sur saint Vincent de Paul, et, pour un rien, les religieuses se seraient confessées à lui.

Il y avait donc, dans l'Anglicanisme, des éléments de vie chrétienne intense : c'était sur cette réalité que se basait l'action et l'enseignement du P. Portal. Pour lui, le mouvement d'Oxford était une poussée de renaissance intérieure : l'Église d'Angleterre s'était mise d'elle-même à se libérer du levain protestant et à revenir à ses anciennes traditions qui n'avaient jamais complètement disparu, mais s'étaient, au temps de la Réforme, amalgamées avec des influences et des éléments de la Réforme. Il faut, insistait M. Portal, distinguer soigneusement l'Église d'Angleterre, l'Église Établie, des non-conformistes, des *dissenters*. Ceux-là sont les vrais protestants, peut-être plus hostiles encore à l'Anglicanisme qu'au Catholicisme.

Notre logique française se refuse à comprendre le **mélange de catholicisme et de protestantisme** qui s'est perpétué depuis plus de trois siècles dans l'Église d'Angleterre ; mais l'Anglais vit plus qu'il ne raisonne, l'instinct le guide plus que la logique : c'est la force traditionnelle et historique de l'Angleterre.

Le mouvement d'Oxford avait amené quelques-uns de ses plus éminents représentants jusqu'à Rome. Les autres étaient restés dans l'Église nationale, ne cessant d'y maintenir et d'y fortifier l'esprit catholique, non sans rencontrer, dans les tendances protestantes des milieux de la «Basse-Église» de **fortes résistances**.

Dans les milieux de la «Haute-Église», s'affirmait sans cesse la reprise des croyances, des pratiques, des rites catholiques ; et, pour se distinguer des protestants, on y prenait le nom d'Anglo-catholiques. Aller la main tendue au-devant de ce mouvement, l'aider dans son développement, l'amener, si possible, jusqu'au catholicisme intégral, telle était la pensée de M. Portal dans la ligne authentique du mouvement d'Oxford. Mais en travaillant de toute son âme au rapprochement des esprits et des cœurs, il ne précisait d'avance ni conditions ni limites : il désirait seulement que des rencontres, des échanges de pensées et d'amitiés apprirent à se connaître, à s'estimer, à s'aimer : la vie ferait le reste¹.

On lui a reproché de s'être fait l'instrument des Anglicans, désireux, disions-nous, de faire reconnaître par Rome la validité de leurs ordinations. Il a toujours protesté contre cette interprétation de sa tentative. Si l'on avait choisi une question déterminée, celle des Ordres anglicans, ce n'était pas en vue de la faire trancher rapidement et dans un sens favorable aux amis de Lord Halifax ; on y avait vu un terrain qui semblait, tout en intéressant au vif l'attention, offrir une ample matière aux recherches historiques, aux discussions théologiques, et qui par là pouvait favoriser les prises de contact entre savants des deux côtés. M. Portal demandait seulement qu'on laissât la question ouverte, **sans la trancher ni dans un sens ni dans l'autre**, affirmant que **le doute historique** qui pesait sur elle suffirait à amener à l'Église romaine un certain nombre de clergymen anxieux de posséder un sacerdoce incontestablement valide.

Le grand argument de ses adversaires était que la condamnation des Ordres anglicans amènerait nombre de conversions individuelles. Il ne semble pas que ces pronostics se soient réalisés : les conversions d'Anglicans n'ont pas cessé, elles n'ont guère augmenté non plus, **et la position de la Haute-Église, loin d'être ébranlée, est plutôt allée s'affermissant.**

On voit du moins ce que le contact avec une telle question ajoutait de vie à l'enseignement théologique, et comme le traité de l'Église apparaissait sous un jour tout nouveau et bien vivant.

L'objet du cours de Dogme était, cette année, la théologie sacramentaire. Belle occasion d'initier les jeunes théologiens aux questions fondamentales de l'essence des sacrements, de leur validité, du pouvoir de l'Église en cette matière. Le problème des ordinations semblait fait exprès pour les pénétrer à fond. M. Portal faisait connaître les opinions des savants catholiques qui avaient pris part aux récentes discussions : les uns étaient plus larges et favorables à la validité, envisageant l'extérieur du rite et la tradition historique, les autres étaient plus sévères à cause de l'intention essentiellement viciée, pensaient-ils, par le protestantisme formel des premiers évêques anglicans, notamment du fameux Parker Personnellement, M. Portal, nous l'avons dit, avait conclu au doute.

Vingt-cinq ans après, la *Convocation de Lambeth*, conférence plénière bisannuelle de l'Église anglicane, lui donnait raison : cette haute assemblée admettait le principe d'un **supplément d'ordination** qui mettrait les Ordres anglicans au-dessus de toute contestation. La pensée anglicane était, il est vrai, orientée vers les Églises orthodoxes peut-être plus encore que vers l'Église romaine. Mais M. Portal et Lord Halifax comprirent tout de suite la portée d'un pareil geste. Le cardinal Mercier le comprit aussi : ce fut le point de départ des **Conversations de Malines**.

La largeur de vue avec laquelle M. Portal avait abordé le problème anglican ne pouvait lui laisser ni ignorer ni méconnaître le problème oriental, et tout particulièrement la Russie, dans laquelle il sentait la grande ressource, l'élément vital du monde orthodoxe slave. Ses amis d'Angleterre, Lord Halifax, et «le bon Birkbeck», comme il l'appelait, et comme l'appelait aussi, sans qu'il le sût alors, M. Dmitri Khomiakov, lui avaient parlé d'Alexandre III, de Pobédonostsev, du slavophilisme, tandis que Tavernier et Lorin lui faisaient connaître le nom et un peu l'œuvre de **Soloviev**. Il n'était pas spécialiste en ce domaine comme en celui de l'Angleterre, et ne pouvait en parler à ses élèves avec la même compétence, mais il sentait très nettement et très exactement l'importance du monde russe, ce peuple qui, par certains côtés, en était encore au Moyen-Âge. Il comprenait et disait que l'Orient n'avait de réelle signification que par la Russie, et plus d'une fois il attira et fixa de ce côté l'attention de ses jeunes interlocuteurs.

¹ Note 2007. Méthode qui en cinquante ans s'avérera complètement stérile. On comprend pourquoi les vrais catholiques anglais étaient hostiles aux Portal, Halifax et Mercier.

Initier les séminaristes à ces problèmes était la meilleure manière de leur faire, pour ainsi dire, toucher du doigt la nécessité des études positives et historiques à la base de la théologie. Et M. Portal ne cessait d'éveiller dans cette direction la curiosité des esprits. Il puisait abondamment, pour illustrer son cours, dans les documents et dans l'histoire ; ennemi né des constructions a priori, il attirait l'attention sur les faits : la plus belle théorie, disait-il, cède le pas au plus humble fait. Au courant de tout l'effort de la pensée moderne, il savait que la théologie positive ne doit rien ignorer des grands travaux allemands et anglais, et il poussait les jeunes à étudier à fond les langues vivantes.

Aucune idée, semblait-il, n'échappait à ce regard pénétrant. Non pas qu'il visât à la science universelle. Il était la modestie même, et nul n'avait plus de réserve que lui pour ne pas se risquer sur un terrain où il ne se sentait pas compétent ; mais il savait dans quelles directions il fallait s'orienter pour servir l'Église en ce temps. **Il avait apprécié la science exégétique de l'abbé Loisy**, il accueillit de lui plusieurs articles dans ses revues ; mais de bonne heure il se défia de sa philosophie : il affirma toujours que ce n'était pas l'exégèse, mais la philosophie qui avait poussé Loisy hors de l'Église.

D'ailleurs, **son domaine n'était pas la philosophie, même la philosophie chrétienne**. Il se défiait des systèmes. Il eut d'excellents amis parmi les philosophes : il estimait leur valeur scientifique et leur fidélité religieuse ; il tenait à leur amitié, sans se prononcer sur leurs théories : «Je ne comprends pas», disait-il simplement, quand elles l'étonnaient ou le dépassaient.

Il était plus à l'aise sur le terrain social. Il n'était pas de ceux qui désespèrent de réconcilier l'Église et le monde moderne. Il eût pu dans ce domaine, comme pour l'union des Églises, prendre la même devise : réalisme et sympathie. Dans le monde qui l'entourait, **il cherchait non pas ce qui divise, mais ce qui unit**¹. Sa sympathie, d'ailleurs, n'avait rien de naïf ; il appréciait à leur juste valeur les choses et les gens ; mais son attitude ouverte était incontestablement la meilleure pour rapprocher les esprits, dissiper les préjugés, et **préparer par la charité le triomphe de la vérité**¹. L'affirmation tranchante et hautaine ne lui disait rien ; et la polémique d'un L. Veuillot lui semblait moins utile à l'Église que la confiance généreuse de ceux qui cherchent à **comprendre leurs adversaires**¹.

Toujours prudent et modéré, il savait garder en tout une sage réserve. Pas plus que pour la philosophie de l'immanence, il ne s'enthousiasmait pour l'idéologie d'un Marc Sangnier, ni pour le moralisme un peu pédant d'un Paul Bureau ; celui-ci, malgré la sincérité de ses convictions et la valeur scientifique de ses livres, ne lui semblait pas le guide indiqué pour la direction des jeunes.

Dans le domaine social comme dans tous les autres, il mettait la vie au-dessus de tout système : il se contentait d'être lui-même toujours ouvert, toujours affable, infiniment accueillant : et de là venait cette **universelle sympathie**¹ qu'il avait le don d'exciter dans tous les milieux.

Très au courant de tout, il n'avait aucun goût pour la politique. Mais il savait merveilleusement quelle attitude il convenait de prendre sur certaines questions où les droits de l'Église semblaient particulièrement méconnus.

«Ne nous faisons pas d'illusion, disait le P. Portal à propos des écoles libres, le moment n'est pas venu de réaliser chez nous, en masse, l'école chrétienne».

Aussi eût-il vu de bon œil la solution du problème dans l'établissement de **rapports acceptables avec l'école laïque**¹. La guerre lui semblait stérile et dangereuse. Au lieu de s'attaquer, il eût préféré que l'on cherchât à se connaître pour se compléter quand la chose était possible. Lutter a priori contre l'école laïque sans possibilité de la remplacer lui paraissait la plus mauvaise tactique. Ce sont les principes qui devaient, plus tard, inspirer son patronage de Javel. En ouvrant ses portes, les classes finies, aux enfants qui sortaient des écoles laïques, et qui venaient faire leurs devoirs loin des dangers de la rue, dans une atmosphère chrétienne, il a réalisé un bien considérable dans un milieu où, du moins alors, l'école confessionnelle n'eût pas été possible. C'est encore cette idée qui, plus tard, inspirera son apostolat auprès des jeunes gens sortis de l'Université ou de l'École Normale.

Cette **largeur de vues**¹, jointe à sa loyauté parfaite, lui conquérait les sympathies, même de ceux qui ne partageaient pas ses idées. M. Paul Boyer, administrateur de l'École des Langues Orientales, incomparable professeur, et, l'on peut dire, créateur de l'enseignement scientifique du russe en France, avait pour l'abbé Portal une estime singulière. Il accueillait amicalement les étudiants, ecclésiastiques et laïques, que M. Portal lui adressait, et à son tour il le faisait connaître à ceux de ses disciples que cette connaissance devait, semble-t-il, intéresser. Ce fut M. Boyer qui envoya Antoine Martel à M. Portal.

L'influence intellectuelle n'était pas la seule qu'il exerçât sur ses élèves. Chez lui, l'attrait du caractère complétait celui de l'esprit. Ennemi né du pédantisme, il s'intéressait à tout et, à l'occasion, prenait gaîment sa part de la plaisanterie : son rire, d'une sonorité joyeuse et fine, était aussi séduisant que son regard caressant et lumineux. Il s'entendait à animer la récréation et la promenade aussi bien que la classe. Il avait même organisé des parties de ballon où il prenait part en personne avec un entrain irrésistible.

Tout cela créait entre le maître et les élèves des sentiments d'affection profonde. Le P. Portal ne resta à Châlons qu'un an, mais il y laissa un souvenir ineffaçable.

II. - APOSTOLAT INTELLECTUEL

Après Châlons, M. Portal fut deux ans supérieur au grand Séminaire de Nice. Il vint ensuite à Paris pour fonder, rue du Cherche-Midi, un second séminaire de l'Institut Catholique : la vieille maison des Carmes, dirigée par les Sulpiciens, ne pouvant contenir tous ses élèves, on demanda aux Lazaristes d'ouvrir une nouvelle maison que M. Portal dut organiser.

Il était parfaitement qualifié pour diriger les jeunes esprits dans l'enseignement supérieur. Il était, plus que personne,

¹ Note 2007. **Programme d'un vrai libéral**. Voir Dom Sarda.

pénétré de la nécessité de ces études pour l'Église. Sans être spécialiste, il savait ce qu'il y avait à faire et comment le faire. Il savait aussi s'assurer des collaborateurs. Ainsi s'attachait-il l'**abbé Gustave Morel**, ancien élève des Carmes, où, pendant plusieurs années, il conquerrait une licence ou un doctorat par an. Il lui confia le soin de suivre et de guider les travaux des étudiants, tout en l'initiant peu à peu à la pensée qui était l'âme et le but de sa vie. De là devait naître la vocation russe de l'abbé Morel.

Pour mettre les élèves du Séminaire Saint-Vincent-de-Paul au courant des questions les plus actuelles, M. Portal fonda un cercle d'études qui avait surtout pour objet les faits, les données positives capables de fournir une exacte représentation de la vie intellectuelle et religieuse soit dans le catholicisme, soit en dehors. Il demandait aux étudiants de lire, et au besoin d'analyser les organes où l'on pouvait puiser des renseignements autorisés sur la vie de tel pays, de telle Église, de tel groupe, par exemple le *Guardian* ou le *Church Times*, et d'en extraire les détails typiques et intéressants.

Mais ce qu'il cherchait avant tout, c'était le fait vivant : aussi aimait-il à grouper, dans ces réunions, **les représentants des croyances et des opinions les plus diverses** : les catholiques y coudoyaient des anglicans, des protestants, des incroyants, et on y trouvait des théologiens, des philosophes, des économistes, des savants et des littérateurs, des académiciens et des hommes d'œuvres : tout le monde venait, séduit par la puissance de sympathie qui émanait de l'abbé Portal, par l'atmosphère pure et lumineuse qu'on respirait autour de lui. On était toujours sûr d'apprendre auprès de lui quelque chose d'intéressant et de rencontrer les gens qu'il était le plus utile de connaître. Il aimait beaucoup ces groupements et ces rapprochements : ce fut une des œuvres qu'il maintint jusqu'au bout et pour laquelle il tenait à conserver à sa personne un indépendant ; il faisait les accrochages avec un art exquis, et se réjouissait d'établir les relations utiles soit à l'œuvre commune, soit aux intérêts ou à la satisfaction de ses amis.

Peu de bureaux de travail, à Paris, ont vu autant de visiteurs, entendu autant de choses curieuses que celui de l'abbé Portal. « Si ces murs pouvaient parler ! » disait-il plus tard de son cabinet du 14, rue de Grenelle. Par la seule action de sa personne et de son esprit, il exerçait un apostolat des plus féconds, et peu de gens ont autant que lui contribué à faire aimer, à l'étranger comme en France, **le vrai Catholicisme**.

Le cercle d'études était, dans la pensée du P. Portal, en rapport intime avec la revue qu'il avait eu la joie de fonder et dans laquelle il voyait le meilleur instrument d'action : la *Revue Catholique des Églises*.

Les idées proposées et discutées, les renseignements recueillis dans le cercle, surtout les faits, serviraient à alimenter les articles et les informations de la revue.

Il fut question, un moment, d'organiser une société d'études avec deux sections, l'une pour les questions philosophiques, l'autre pour les questions religieuses. Mais cette organisation dura peu. Les problèmes mis à l'ordre du jour par la philosophie moderne étaient bien délicats, et d'ailleurs sujets à contestation. Sans méconnaître le rôle de la philosophie, le P. Portal n'en avait pas fait le pivot ni de sa pensée ni de son apostolat. Après quelques mois de travail commun, on reconnut qu'il valait mieux poursuivre chacun sa voie propre. La société de Philosophie chrétienne continua sous la direction du P. Laberthonnière, et le P. Portal resta avec la société d'Études religieuses. En séparant son action de celle de ses amis, il n'entendait nullement rompre avec eux ; il ne cessait d'apprécier la valeur et la probité de leur pensée ; la sincérité et la beauté de leur vie religieuse, personnelle et familiale ; il leur témoignait la même affection ; mais en même temps il gardait toute l'indépendance de sa pensée. A ses yeux, le dernier mot n'appartenait pas à la réflexion philosophique, mais à la vie. En face de la hardiesse de certaines théories ou de certaines affirmations, il se réfugiait, sans juger personne, sans chercher à sonder le fond du problème, dans la sincérité et la simplicité de sa foi. N'avait-il pas l'Église ? Et n'était-ce pas assez pour alimenter largement sa vie ?

Paris offrait au P. Portal, pour exercer ses dons de **formateur intellectuel**, certaines possibilités qu'il n'eût pas rencontrées en province, notamment l'apostolat près des **jeunes intellectuels chrétiens**. De bonne heure il entra en contact avec des **élèves de l'École Normale supérieure** qui venaient assidûment aux réunions du dimanche. Son influence, dans ce milieu, ne fit que croître, et, pendant un quart de siècle, il fut, sans en prendre le titre, le véritable aumônier des « talas », du groupe des normaliens qui « vont-à-la messe ». L'atmosphère de liberté intellectuelle qui régnait autour de lui mettait ces jeunes gens en confiance ; et sa piété simple, sûre et profonde, puisée à l'école de saint Vincent, c'est-à-dire aux meilleures sources de la tradition française alimentée par la grande idée de l'Église, était précisément la piété qui leur convenait. Il leur faisait donner des cours réguliers d'instruction religieuse ; mais ce qu'il aimait surtout, c'était les retraites qu'il faisait avec eux, à Saint-Germain ou à Gentilly : ces heures de piété intense vécues en commun, à l'ombre de la pensée qui était l'âme de son apostolat, lui laissaient des souvenirs ineffaçables.

Ces succès dans le monde universitaire n'allèrent pas sans exciter quelques jalousies : il y eut mainte tentative pour aiguiller l'œuvre vers d'autres directions ; mais les étudiants surent la maintenir dans la voie qu'ils avaient choisie.

Le P. Portal se plaisait à voir les laïcs collaborer avec les ecclésiastiques autour du même idéal. Il en attendait beaucoup pour les uns et les autres, mais il ne voulait pas que ce fût aux dépens de quiconque ; dans cet échange, pensait-il, tous avaient également à donner et à recevoir.

Il espérait, dans ces groupes de jeunesse, trouver des collaborateurs. Il pensait, en leur ouvrant ces vastes horizons, en les mettant en contact avec les réalités où lui-même avait trouvé une si belle vie de l'esprit et du cœur, leur rendre un éminent service. Il ne posait, d'ailleurs, aucune condition à son amitié, et nul de ceux qu'il aidés ne peut se plaindre qu'il eût jamais gêné ni sa liberté ni les légitimes exigences de sa carrière personnelle. Même quand on l'avait plus ou moins oublié ou même peiné, on le trouvait toujours prêt à rendre à nouveau service.

Il désirait, par les réunions d'études du séminaire Saint-Vincent-de-Paul, **former des hommes d'aujourd'hui**, les initier, en toute sécurité, aux problèmes, aux aspirations, aux méthodes contemporaines, en faire des esprits capables de comprendre leur temps et de s'en faire comprendre. **Les résultats ne répondirent pas complètement à ses désirs**. Le souci, d'ailleurs légitime, des examens à préparer, la vieille influence des méthodes scolaires plus orientées vers une science livresque et quelque peu étroite que vers la vie, plus préoccupées de spécialiser que d'universaliser, tout cela faisait obstacle aux appels du P. Portal. C'est pour cela sans doute qu'un certain nombre de ses meilleurs amis, très

sympathiques à son œuvre comme à sa personne, se contentaient de leur accorder **un intérêt platonique**. Une petite minorité seulement sentait tout ce qu'il y avait de fécond, de libérateur et de créateur aussi dans cette **méthode nouvelle**, inspirée par la vie, et si bien en accord avec la pensée de notre époque : le P. Portal était un précurseur.

Un dernier trait montrera quelle était la solidité et l'équilibre de sa méthode de formation. Il conseillait à ses amis, même à ceux qui lui semblaient le mieux doués pour une vocation intellectuelle, de ne pas perdre le contact avec les âmes. «Gardez toujours, disait-il, un peu de ministère». C'était, à ses yeux, le meilleur préservatif contre les dangers d'une vie trop absorbée par les abstractions scientifiques et philosophiques.

D'ailleurs, il prêchait d'exemple : il resta toujours fidèle à son confessionnal dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres ; chaque semaine il se rendait non moins fidèlement à la maison des Sœurs de Reuilly ; et son dévouement se dépensait sans compter pour réaliser à Javel une œuvre d'éducation et d'assistance charitable qui prit vraiment contact avec l'âme du peuple.

Ainsi, le zèle d'une piété tout apostolique était chez lui le couronnement des qualités intellectuelles ; et cette piété était attrayante, toute de mesure et de sagesse. En l'abbé Portal, le zèle n'était jamais hautain et dur, et la simplicité ne perdait jamais non plus le sentiment de la dignité. Quand le vieux séminaire des Carmes, prenant quelque ombrage de la jeune maison Saint-Vincent-de-Paul, essaya de monopoliser le titre de Séminaire de l'Institut Catholique, M. Portal sut réclamer la parité de ses droits et maintenir indépendante sa situation.

Il se fit beaucoup de bien au 88, rue du Cherche-Midi ; la *Revue Catholique des Eglises* fut pendant cinq ans le meilleur instrument de son apostolat. Grâce à elle, le cercle prolongeait au loin son action, jusqu'en Angleterre, jusqu'en Russie. Cercle et revue furent emportés par le même coup. L'abbé Portal sut disparaître simplement et dignement. Il eût aimé se sentir un peu mieux appuyé ; il partit sans récriminations et sans plaintes. Il n'en était pas à sa première école. Il s'appliquait à lui-même les conseils qu'il donnait aux autres quand il voyait les siens soupçonnés, contrecarrés, en butte à des mesures qui paralysaient leur élan ou annihilèrent leurs talents. Jamais il n'indiqua, ni même il n'insinua la voie de la lutte ; aux plus éprouvés il ne prêchait que la soumission et la patience, et la confiance aussi que «Dieu écrit droit avec des lignes courbes». Il pouvait le dire avec autorité.

III. — L'APOSTOLAT DE L'AMITIÉ

M. Portal se transporta, non loin du Cherche-Midi, 14, rue de Grenelle. Le nouvel appartement avait quelque chose de plus lumineux et de plus gai que le précédent ; il était bien situé au cœur même de Paris. L'abbé Portal s'y plaisait, et c'est dans ce cadre que ses amis aiment à se le représenter. Son bureau donnait sur la rue. A gauche en entrant se trouvait la bibliothèque, composée surtout d'ouvrages sur l'Angleterre ; à droite était la cheminée surmontée d'une grande glace qui illuminait toute la pièce ; entre la fenêtre et la cheminée une modeste table s'appuyait au mur : c'était, avec quelques chaises, tout le mobilier. Au-dessus de la table était accroché au mur un crucifix, entre deux icônes russes, souvenirs de **Morel**, dont le **portrait**, au grand front pensif, faisait, avec deux ou trois images, tout l'ornement de la cheminée. A gauche, après la bibliothèque, une porte donnait accès à la chambre à coucher, plus simple et plus monacale encore.

C'est là que recevait l'abbé Portal, c'est dans ce décor que se déroulaient ces conversations à bâtons rompus où l'on passait de l'Angleterre à la Russie, de Paris à Rome, évoquant le passé, esquissant malgré tout des projets d'avenir. A l'occasion, même, on effleurait la politique, et ce prêtre sans ambition était l'un des hommes les mieux renseignés de Paris. Où n'avait-il pas des amis ? A la *Revue des Deux Mondes*, au *Correspondant*, aux *Débats*, à l'Institut, à l'Académie, partout il était connu et apprécié. Aux Français se mêlaient les étrangers. Les ecclésiastiques côtoyaient les laïques : curés, professeurs, religieux, prélats, évêques même. Beaucoup ne seraient jamais passés à Paris sans faire visite à l'abbé Portal.

Outre les amis venaient ceux qui cherchaient un renseignement, un conseil, à l'occasion un appui ou un secours. Hommes et femmes, riches et pauvres se coudoyaient dans un va-et-vient ininterrompu. Rarement une visite s'achevait sans qu'une autre ne s'annonçât. Quand le P. Portal voulait causer tranquillement, il emmenait son interlocuteur faire une course ou une simple promenade sur les boulevards voisins. Il aimait sortir ainsi, par les beaux jours, après le repas de midi ou du soir ; le bruit et le mouvement ne le dérangaient pas : on eût dit que c'était un moyen d'éveiller les idées.

Ces conversations, ces visites, de temps en temps quelques dîners et quelques soirées organisés pour ménager des rapprochements furent, durant de longues années, le seul moyen dont M. Portal disposa pour son apostolat intellectuel. Il rêvait cependant d'autre chose. S'il avait créé une pension de famille, ce n'était pas, comme il le disait, pour le plaisir d'être marchand de soupe. Il appréciait la valeur et le caractère des professeurs et des étudiants qui, préparant une licence ou une thèse, trouvaient chez lui le séjour le plus agréable que l'on pût rêver. Quelques-uns de ses hôtes lui vouèrent une vraie et fidèle affection ; et cependant **aucun ne se donna à son œuvre**. Ce lui fut une **déception**. En organisant cette maison avec ses lourdes charges, il espérait y grouper, peu à peu, des hommes animés de son esprit, ayant sans doute leurs préoccupations personnelles, bien légitimes d'ailleurs, mais désireux de **servir la cause de l'union**. Aux Français pouvaient se mêler des étrangers, même non-catholiques, et le petit cercle de la rue de Grenelle eût été, comme en germe, une réalisation vivante de **l'unité future**. **Il n'en fut pas ainsi : on vivait côte à côte**, les professeurs absorbés par leurs cours, les thésistes par leurs thèses, les étudiants par leurs licences, avec cet individualisme exclusif qui se rencontre assez fréquemment dans la vie universitaire et dont l'abbé Portal souffrit à plus d'une reprise ; et, dans cette vie compartimentée, chacun s'enfermant dans sa spécialité, on continua, durant des années, à alimenter les conversations avec les nouvelles de la pluie ou du beau temps, ou d'autres sujets d'importance analogue.

Il souffrait aussi de la réaction qui s'affirmait de plus en plus dans le domaine intellectuel. L'action directe était impossible. A défaut de revue, il se demandait s'il ne serait pas possible d'éditer quelque livre, quelque brochure, même quelque série de travaux paraissant à intervalles plus ou moins réguliers. **Le silence** lui pesait : on le sentait dans la con-

versation. Aussi poussait-il ses amis à écrire : il leur cherchait des débouchés et les stimulait quand leur ardeur se ralentissait.

Ce qui le faisait le plus souffrir, ce n'étaient pas ses déceptions personnelles. Préoccupé avant tout des intérêts de l'Église, il s'attristait quand il croyait que les esprits, au lieu de s'ouvrir, tendaient à **se fermer** et qu'une politique de **défiance** et de **lutte** menaçait de remplacer le généreux élan de l'amour. Il était, lors de la Séparation, en 1905, pour les tentatives d'accommodement, non par pusillanimité, mais parce qu'il **désirait ardemment la réconciliation de l'Église et de la société**, et souffrait de voir le fossé se creuser de nouveau. Il eût désiré voir l'Église de France en possession d'une situation légale et d'une plus grande initiative ; mais sa soumission resta inaltérable, sa confiance également, et son activité infatigable.

L'œuvre était toujours là : il fallait maintenir ses ouvriers et en préparer de nouveaux pour l'avenir. Ce n'était pas chose facile : la jeunesse aime envisager un résultat précis, à échéance rapprochée ; et c'est précisément ce que le P. Portal ne pouvait guère offrir. D'autre part, l'horizon slave et russe, qu'il n'avait jamais perdu de vue depuis le début de son œuvre, semble plutôt repousser les esprits par son immensité et son imprécision que les attirer par son mystère ; il paraît autrement facile de faire une thèse sur un auteur latin, grec ou français de quatrième ou cinquième ordre, que de se perdre dans cet infini encore mal exploré. Et cependant, sous tous les rapports : politique, économique, social, philosophique, religieux, il y a là un monde passionnément intéressant dont l'étude est indispensable ; et nous avons cruellement souffert de ne pas mieux connaître la Russie. M. Portal le sentait, et il ne cessait de diriger l'attention de ses amis de ce côté ; sans grand résultat, semblait-il. Ni chez les ecclésiastiques ni chez les laïcs on ne sentait guère poindre des vocations orientales. Mais lui ne se lassait pas. Ce qui le peinait, c'était de se voir abandonné, ou tout au moins incompris de ses amis ; il souffrait quand il voyait chez eux des préoccupations égoïstes prendre le dessus ; il souffrait aussi quand, sur des questions fondamentales, des hommes longuement formés à son école prenaient une direction diamétralement opposée à la sienne. Un jour, un de ses plus anciens collaborateurs lui laissa entendre que le temps était venu pour lui de disparaître : «A qui le dites-vous ? fit M. Portal ; mais ce n'était peut-être pas à vous de me le dire !»

Parmi les **déceptions**, il y avait cependant aussi des **consolations** : deux de ses œuvres prospéraient, celle des Normaliens, inébranlablement fidèles aux réunions de la rue de Grenelle et aux retraites annuelles, et celle de Javel, où les dames formées par lui pratiquaient, avec un succès croissant, l'apostolat qu'il avait rêvé pour les milieux populaires.

Pour caractériser d'un mot l'action du P. Portal au 14, rue de Grenelle, on pourrait l'appeler **l'apostolat de l'amitié**. L'idée est de lui. Dans une belle conférence aux étudiants de Louvain, le 19 novembre 1925, il parla en termes exquis du rôle de l'amitié dans l'œuvre de l'union des Églises. «Si nous avons pu, disait-il, obtenir quelques bons résultats, après Dieu, c'est à l'amitié qui nous unit, Lord Halifax et moi, que nous le devons». Il ne pouvait mieux se définir : la puissance de la sympathie fut toujours l'arme par excellence du P. Portal ; et lorsque toute autre action lui était interdite, il lui restait toujours celle de l'amitié.

La confiance et l'attachement de ses amis n'étaient pas un trésor qu'il gardât jalousement pour lui. Sa première préoccupation, quand on le revoyait après un certain temps d'absence, c'était l'emploi du temps : «Il y a telle visite à faire : n'y manquez pas. Peut-être il n'en résultera rien, mais il faut maintenir le contact. Il y a tel personnage à voir : allez le trouver de ma part». Parfois c'était chez lui, à déjeuner, à dîner ou en soirée, que se faisait l'accrochage. D'autres fois il vous emmenait à l'improviste chez les gens, même pour déjeuner ou dîner : c'était encore une manière d'étendre le cercle des relations et des connaissances utiles. Si c'était, par hasard, le jour de réunion de ses Normaliens, il fallait y assister, y aller de son mot, leur parler de sa spécialité. Le P. Portal était incomparable dans cet **art des contacts**. Il savait comme il est difficile de trouver des **relations**, et c'était sa joie d'épargner cette peine à ses amis. Deux jours passés près de lui faisaient voir plus de gens et connaître plus de choses que des semaines ailleurs.

Ainsi se dépensait, durant ces années de retraite, l'infatigable activité de M. Portal. Il eût rêvé autre chose. Mais il sentait lui-même que l'apostolat de l'amitié n'était pas stérile. Tout ne se soldait pas en échecs. Des vocations se maintenaient ; d'autres s'ébauchaient ; des réalisations se préparaient. «Du bon travail» se faisait malgré tout. Le P. Portal en avait la confiance, et il ne cessait de penser à l'avenir à un moment où c'était déjà quelque chose «d'avoir vécu».

IV. — LES CONVERSATIONS DE MALINES

Les événements de 1914 vinrent recouvrir toutes les autres préoccupations. Nul ne les suivit avec un intérêt plus ému que M. Portal. Il vécut en vrai Parisien les heures héroïques de l'invasion ; fuir, aux jours d'angoisse, lui eût semblé indigne ; il rappelait avec fierté l'attitude splendide de Paris tandis que son sort se jouait à la bataille de la Marne. Il ne parut pas plus intimidé à l'époque critique de 1918, quand on entendit éclater les obus allemands.

Il n'était plus question de littérature ni de théologie. M. Portal suivait par la pensée ses amis au front ; et quand il les revoyait quelques heures, au cours d'une permission, il écoutait avec émotion ce qu'on lui disait du merveilleux élan de l'âme française, de l'esprit de sacrifice, du mouvement religieux qui soulevait les cœurs ; et, fidèle à sa méthode, il les emmenait à l'occasion pour redire à d'autres, même à un auditoire de bonnes Sœurs et d'enfants, les impressions qui l'avaient touché.

Il suivait aussi la politique générale. On n'avait pas oublié le chemin de la rue de Grenelle : et il se trouvait que ce modeste prêtre était, pendant la guerre comme durant la paix, un des hommes les mieux informés de Paris. Ce n'était point chez lui pure curiosité : outre l'intérêt patriotique, il était attentif à discerner, parmi les événements, les occasions qui pouvaient servir son œuvre et les intérêts de ses amis. Il le fit à plusieurs reprises, notamment du côté de la Russie.

La paix ramenait des joies et des espérances, mais aussi des soucis, et tout d'abord des préoccupations matérielles. Le P. Portal sentait peser plus lourdement qu'autrefois les charges de son grand appartement, et moins encore qu'autrefois il éprouvait l'envie de le transformer en pension de famille. Plus d'une fois sa pensée se tourna vers Saint-Lazare. Il avait pour sa congrégation une affection filiale : il y comptait d'anciens et sûrs amis, notamment le supérieur général, M.

Verdier. Se retirer à Saint-Lazare ne lui faisait pas peur ; mais tous les soirs, à 9 heures, la porte de la vieille maison, au 95 de la rue de Sèvres, se ferme impitoyablement. Et alors comment réunir ses amis et ses jeunes gens ? Il put heureusement rester rue de Grenelle, avec une petite communauté qu'il ne fit rien pour accroître, car son rêve d'y organiser définitivement le groupe idéal, foyer vivant de son œuvre, ne se réalisait pas plus après la guerre qu'avant. Ce lui fut une joie, néanmoins, de conserver son chez soi ; car son action ne s'était pas ralentie, son apostolat était aussi actif, et qui eût dit, trois ou quatre ans avant sa mort, que le P. Portal allait vers soixante-dix ans ?

L'œuvre des Normaliens reprenait, plus vivante que jamais. La guerre avait fait des vides irréparables : telle la mort de Béra, un des plus intelligents et des plus fidèles à l'inspiration du maître ; mais les jeunes étaient venus aussi nombreux et aussi fervents que jamais ; les réunions et les retraites reprenaient comme auparavant.

A défaut d'une revue spéciale à son œuvre, il poussait ses amis à écrire dans d'autres, notamment dans *La Revue des Jeunes*. Il trouva dans ce milieu distingué un accueil tellement sympathique qu'il se décida à y publier quelques pages sur *L'Anglo-Catholicisme et l'union des Églises*. Ce fut, disait-il en riant, la première fois qu'un article lui rapporta quelque chose. Il donna encore à la même revue : *Une croisade de prières* et le *Mouvement d'Oxford*.

Il continuait, d'autre part, son apostolat social dans l'œuvre de Javel, et, rêvant de la rattacher un jour à celle de l'Église, qui restait sa pensée fondamentale, il donnait aux personnes qu'il y avait groupées le titre de Dames de l'Union.

Si les circonstances offraient la moindre occasion d'agir, il était toujours prêt à la saisir. Une revue américaine, *The Constructive Quarterly*, ayant demandé un article sur ce que les catholiques français avaient fait pour l'Église russe, il documenta **l'abbé Calvet**, comme il l'avait fait autrefois pour la vie de l'abbé Morel. Une autre fois, il lui prêta un concours analogue pour une série d'instructions prêchées à Saint-Lazare durant la neuvième de la Pentecôte. Réunies en un petit livre, sous le titre : *Le problème catholique de l'union des Églises*, ces pages sont peut-être le meilleur manuel et la plus sûre introduction pour l'étude de ces questions. L'abbé Portal en était particulièrement satisfait.

Il ne voulait pas, d'ailleurs, que l'état actuel de la Russie bolchevisée fût un motif de s'arrêter et de renoncer aux travaux commencés. Il y avait là, disait-il, un témoignage à rendre au passé, des éléments pour l'histoire et des préparatifs pour l'avenir. Ne fallait-il pas toujours, à tout hasard, être prêt ? Quand il fut question de fonder à Paris un service spécial pour les étrangers, spécialement pour les Russes, l'archevêché s'adressa à M. Portal, qui indiqua, pour être le secrétaire de cette œuvre importante, un des ses amis orienté par lui, depuis longtemps déjà, dans la voie des études russes.

On peut penser si la déclaration de la convocation anglicane de Lambeth le trouva indifférent ! N'était-ce pas, pour lui et ses amis, la meilleure justification de leurs espoirs et de leurs efforts ? Fallait-il laisser aux Orientaux d'être les seuls à répondre à ce geste d'union ? Ni Lord Halifax ni lui ne le crurent ; ils trouvèrent un écho chez le prélat dont la valeur intellectuelle et l'ascendant moral étaient égales à sa haute situation hiérarchique, et au rôle social qui l'avait poussé au tout premier plan des grandes figures catholiques, le cardinal Merder. En quittant Malines après la première rencontre, le P. Portal était rayonnant : les longues années de silence et de patience n'étaient pas stériles, puisqu'elles portaient un pareil fruit. Il se mit aussitôt en mouvement et vint à Strasbourg offrir aux bons amis qu'il avait à la Faculté de théologie de prendre part aux Conversations qui allaient s'ouvrir. Les gens de Strasbourg ne purent se rendre à son invitation ; d'autres savants catholiques acceptèrent, parmi lesquels **Mgr Battifol**, dont l'adhésion lui fut particulièrement sensible. Les jours de Malines furent de beaux jours. Tous les espoirs semblaient permis. «Le cardinal Mercier, écrivait le P. Portal le 10 janvier 1925, a traversé Paris, retour de Rome. Il a été encouragé et approuvé chaleureusement pour les Conversations de Malines. Le projet de concile tient toujours. L'annonce officielle en serait faite vers la Pentecôte. Il y aura là, j'espère, une occasion de travailler à l'union des Églises».

Une fois de plus, l'espérance était prématurée. Le 23 janvier 1926, le cardinal mourait ; au mois de juin suivant, le P. Portal s'éteignait à son tour ; mais l'avant-veille de la mort du grand archevêque de Malines, il avait assisté à l'incomparable scène de ses adieux à Lord Halifax, scène dont il fit, dans *La Croix* du 2 février, un si touchant récit. C'est l'image qui dut illuminer les derniers mois de sa vie terrestre et sur laquelle se fermèrent ses yeux. Entre ces nobles âmes, l'union avait déjà été vécue.

Le P. Portal et le cardinal Mercier disparus, l'œuvre pour laquelle ils avaient joint leurs derniers efforts ne pouvait être reprise par personne. Elle tomba d'elle-même, ou plutôt, car des pensées comme celle-là ne sauraient s'éteindre, la Providence la mit en veilleuse.

Il avait été donné au P. Portal d'être un incomparable **«animateur»**. Il ne devait pas être, au même degré, un réalisateur. La cause en est due, en grande partie, aux circonstances. On n'est pas en vain en avance d'une génération. Deux fois l'œuvre anglo-romaine sembla toucher au but, deux fois elle se heurta aux mêmes obstacles.

Il semble d'ailleurs aussi que, sur le terrain pratique des réalisations immédiates, il n'ait pas été si bien doué que dans le domaine des intuitions de l'esprit et des élans du cœur. C'est une impression que durent parfois éprouver ses collaborateurs. Peut-être la sagesse un peu terre à terre des acharnés réalisateurs ne se concilie-t-elle pas aisément avec la vivacité d'imagination et la pénétration d'esprit de ceux qui sont destinés à **découvrir et indiquer les nouveaux chemins**. Le P. Portal est de ces derniers. Il a été un **merveilleux éveilleur d'âmes**, c'est un rôle que nul ne lui peut contester et dont l'action n'est pas finie. A ce titre, il mérite une place de choix parmi les esprits éminents qui ont illustré le catholicisme moderne. M. l'abbé Hemmer, en terminant son article, *M. Portal, apôtre de l'union des Églises*, le rapproche du cardinal Mercier. Après avoir cité la parole d'un Anglican : «Le cardinal Mercier a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre», il ajoute : «Peut-être devrait-on dire de M. Portal qu'il **a changé quelque chose à l'atmosphère religieuse du monde**». Ceux qui ont connu l'abbé Portal ne trouveront pas l'éloge exagéré.

LORD HALIFAX
par **J. GUITTON**

Genius and love will uplift thee : not yet ;
Walk through some passion less years by my side...
Drawing my secrets forth, witching my soul with talk.
When the sap stays, and the blossom is set
Others will take the fruit, I shall have died¹.

Le grand penseur religieux qu'était Newman a souvent exprimé une vue de philosophe autant que d'historien sur laquelle je voudrais d'abord attirer votre attention, car elle vous donnera toute l'inspiration de mon entretien².

Newman croyait que **les idées mènent le monde**. Sans doute, il n'ignorait pas que les intérêts suffisent très souvent à expliquer les événements et les actes, mais il savait aussi qu'il y a dans l'histoire humaine de ces moments solennels où les idées - entendons les idées morales et religieuses - dirigent le cours des choses et leur impriment des mouvements dont les effets se prolongent. Mais Newman remarquait que ces idées n'agissent pas par elles mêmes ; elles s'incarnent, disait-il, dans **des personnes**, et l'on voit de temps en temps paraître **des êtres privilégiés** dont l'unique office est, pour ainsi dire, de donner corps à **une grande idée** et de la rendre sensible et efficace parmi les hommes. Alors, une sorte d'échange mystérieux se fait entre l'idée inspiratrice et l'homme qui la représente. Cet homme fournit à l'idée son accent, son visage, ses couleurs, sa chaleur, ses nuances, ce je ne sais quoi qui émane de sa complexion singulière ; et l'idée, à son tour, descendant dans une conscience l'anime de son invisible feu.

Cette pensée de Newman, qui m'avait intéressé parce que je lui trouvais une grande puissance d'explication, je ne l'ai jamais mieux comprise que lorsque j'ai vu prier, travailler, penser, parler, projeter, sourire aussi - sourire et peiner - celui dont nous allons nous entretenir ce soir : Charles Lindley Wood, le très honorable vicomte Halifax, ou pour mieux dire, **Lord Halifax**.

L'histoire contemporaine n'a pas encore retenu son nom. Il est certain que des personnages comme Gladstone, comme Disraeli, comme Chamberlain, Lloyd George vous sont plus familiers.

Il se peut que le nom de Lord Halifax soit encore inconnu à la plupart de ceux qui m'écoutent. Mais il se peut aussi qu'un jour, dans le cours de l'histoire future, cette ignorance se renverse en quelque sorte et, de même que les noms d'Athanase, d'Augustin, de Jérôme nous sont plus familiers maintenant que ceux des empereurs de cette époque, de même il arrivera peut-être que nos descendants connaîtront mieux Halifax et Mercier que tel ou tel ministre ou souverain de ce temps-ci, surtout si l'idée à laquelle Lord Halifax avait voué sa vie se réalise : **assurer la communion de tous les Chrétiens dans l'unité de l'Eglise et de la foi**. Telle était, en effet, l'idée qui lui donnait force, vie et courage, l'idée à laquelle il s'était voué, comme nous allons le voir, et qui lui avait communiqué, jusqu'à son extrême vieillesse, un élan extraordinaire qui lassait et qui étonnait les jeunes. Aucune figure ne pouvait être évoquée avec plus de profit au seuil de ces journées où les uns et les autres avons consacré nos réflexions et nos prières à hâter **l'union des Chrétiens**.

Je voudrais d'abord, dans une première partie, vous rappeler la vie de Lord Halifax, et surtout ses grandes campagnes religieuses, puis, dans une seconde partie, j'essaierai de vous dire quels étaient les traits qui m'ont le plus frappé dans son esprit, dans ses méthodes, dans sa physionomie spirituelle.

I

Charles Wood, qui ne porta le nom de Lord Halifax qu'à la mort de son père en 1886, était né en 1839. - «Halifax, disait-il, est une petite ville près d'ici. C'est là que fut inventée ce que vous appelez la guillotine avant qu'elle ne passe en France. Mais les gens d'Halifax étaient très scrupuleux. Ils attachaient une vache à la guillotine ; on excitait la vache et elle faisait l'office de bourreau». Lord Halifax mourut le 19 janvier 1934, ratant de cinq années le centenaire. Et, pour faire ici une première digression, cette longévité peu commune lui permettait, dans les derniers temps de sa vie, de juger avec un certain sourire ceux qui croyaient éternelle la face des choses présentes. Pour moi, j'aimais beaucoup à l'interroger sur ce passé qui avait été du présent pour lui et qui sortait tout frais de ses lèvres.

Son père avait été, pendant quarante années, ministre de la Reine Victoria, qu'il avait beaucoup connue. Lord Halifax disait : «Je me rappelle que Gladstone était toujours en train de lui faire des sermons, et **Disraeli des compliments : elle préférait Disraeli**».

Lord Halifax avait été le compagnon de jeunesse d'Édouard VII, comme nous le verrons tout à l'heure. Il avait fait à Liddon sa première confession. Pusey avait été son maître. Le frère unique de Lord Halifax était un ami intime de New-

¹ Note de J.G. Ces vers prophétiques furent composés, quand le futur Lord Halifax avait seize ans, par son maître d'Eton, William Cory Johnson : «Le génie et l'amour le transporteront : pas encore ; chemine à mon côté quelques années tranquilles... me tirant mes secrets, et par ton entretien ensorcelant mon âme. Quand la sève s'arrêtera et que la fleur sera éclos, d'autres prendront le fruit ; moi je serai mort».

² Note de J.G. Ceci est le texte d'une conférence donnée à Lyon, le 11 janvier 1937, à l'occasion des **journées d'intercession spirituelle (18-25 janvier) pour l'unité de tous les chrétiens**. Nous y avons ajouté quelques compléments. Les sources écrites sont l'ouvrage de LORD HALIFAX, *Leo XIII and Anglican orders*, London, Longmans, 1912 et la biographie de Lord Halifax qui vient de paraître : J. G. LOCKHART, *Viscount Halifax*, London, Geoffrey Bles, 1936. Ce livre a été recensé par le P. Huby dans les *Etudes*. Lord Halifax, le «Paladin» de l'Union des Eglises (5 mars 1937), et Lord Halifax, du Ritualisme aux Conversations de Malines (20 mars 1937). - Le lecteur verra par quelles nuances insensibles nous nous séparons parfois du savant Jésuite. (J. G.)

Une Conférence de Mgr Besson, évêque de Fribourg ; - une Conférence de M. Jacques Zeiller ; - un double message radiophonique de M. le Pasteur Rivet et de M. J. Guillon ont paru à la *Revue Apologétique*. Une conférence de Dom Thomas Becquet a paru dans une revue belge. (N.D.L.R.)

man. Il avait traduit la plus grande partie du bréviaire romain pour les *Tracts for the Times*. Peu avant sa mort, le Cardinal Newman écrivit à Lord Halifax pour lui dire qu'il voulait lui remettre les lettres de son oncle. «Je pense que ce fut à l'occasion de cette visite, m'écrivait Lord Halifax, que, parlant avec le Cardinal de la réunion de l'Eglise d'Angleterre avec Rome et le Saint-Siège, (Lord Halifax n'employait pas l'expression «union des Eglises», qui est en effet ambiguë), il me dit, et - je me rappelle parfaitement la chose - que probablement, je trouverais le clergé français mieux disposé et plus favorable à la réunion que les catholiques d'Angleterre. C'était une prophétie qui, bien certainement, s'est réalisée» (février 1932)¹.

Tout jeune, il avait été présenté au duc de Wellington. En 1870, il avait vu l'armée française prisonnière à Sedan, car un mouvement de générosité l'avait porté à s'engager dans la Croix-Rouge pour venir au secours des blessés français. Il était très lié avec la mère de Guillaume II, et il avait pour elle une grande estime, **Gladstone** était son ami, et celui-ci lui avait confié, malgré ses réserves sur la politique vaticane, qu'il reconnaissait dans le siège de **Rome**, «**le centre du monde chrétien et le gardien du christianisme intégral**».

Tout jeune, avant 1848, il avait appris le français dans le *Télémaque* ; il récitait de longs passages de Racine. Je m'excuse de rapporter ici un trait qui n'a point été imprimé et qui peint la gentillesse de ses manières. En 1844, il avait une institutrice, venue de chez nous, qui était la politesse, la révérence même. Le jeune Charles avait voulu lui faire un compliment en français ; après y avoir travaillé longuement, il avait forgé cette jolie phrase : «Mademoiselle, pour sûr vous êtes la plus parfaite courtisane de la France».

Lord Halifax se rappelait le temps où l'on ne se serait pas endormi sans veilleuse, où on lavait la monnaie avant de la présenter, où l'on demandait à sa mère de vous choisir une fiancée, ce qui n'était pas, disait-il, une si mauvaise méthode, et lui-même était resté fidèle aux usages ; même lorsqu'il était seul chez lui, à quatre-vingt-dix ans, il se mettait en habit pour dîner. Il avait en horreur l'électricité et le chauffage central. Il se rappelait le temps où, **dans l'Eglise anglicane**, les soutanes, les surplis étaient choses parfaitement inconnues, **où la confession était tenue pour une pratique idolâtre**, où l'évêque de Londres refusait de consacrer l'église d'*All Saints*, parce qu'une petite croix sans effigie était fixée sur l'autel, où le pasteur d'Hickleton s'intéressait plus à la chasse aux renards qu'à la théologie.

Et ceci nous amène à comprendre quel fut l'éclat de sa vocation et comment, par une sorte d'appel divin, comme pour Abraham, il préféra son choix à celui de ses pères : *I like my choice*.

Vous connaissez les idées de la reine Victoria en matière d'éducation : elle veillait à tout, elle réglementait tout, et une de ses maximes (l'exemple de son arrière-petit-fils lui donnerait peut-être raison) était de désigner les compagnons d'amusement de son fils. C'est dans cette vue, qu'elle avait choisi, pour être l'ami d'Édouard, le jeune Charles Wood, qui était sage et qui était pieux. Charles Wood fut donc un gentilhomme de la maison du Prince de Galles. Il accompagna le jeune prince lors de son premier voyage sur le continent. Mais, bientôt, il entendit une voix qui l'appelait à servir non pas les intérêts de la couronne, mais ceux de la religion. A quatre-vingt-dix ans, voici comment il me racontait la chose : «Voyez-vous, disait-il, j'aurais pu m'occuper de politique comme mon père et comme mon fils (rappelons que son fils, après avoir été, sous le nom de Lord Irwin, vice-roi des Indes, est présentement, lord du Sceau privé dans le ministère Baldwin). Je me suis toujours beaucoup intéressé à la politique. J'ai vu tant de personnes ! En 1889, la Reine Victoria a fêté son jubilé. Là, j'ai vu toute sorte de rois et d'empereurs. Presque tous ont péri assassinés. Je crois que maintenant le temps n'est pas très bon pour les rois, ne pensez-vous pas ? Quoi qu'il en soit, je trouve que les choses religieuses sont beaucoup plus intéressantes ; il n'y en a pas qui s'imposent plus. Si les chrétiens n'étaient pas si divisés ! Maintenant **les protestants ne savent plus ce qu'ils croient**, et les Eglises anglicanes et russes sont encore séparées de leur mère. Quel exemple ce serait et quelle gloire ! Ne croyez-vous pas que le grand motif de l'incrédulité du monde, c'est la division des chrétiens ? On dit : «S'ils ne sont pas d'accord, c'est que cela ne doit pas être vrai. Il faut donc travailler de toutes ses forces à faire cesser cet état de choses !»

C'est dans cette vue qu'en 1870, il brisa sa carrière : il quitta la maison du prince pour diriger l'*English Church Union*. Le Prince le comprit, mais ils n'eurent plus l'occasion de s'approcher beaucoup. Lorsque Edouard VII mourut, en 1906, Lord Halifax se présenta au palais de Buckingham. On le fit entrer dans la chambre où le roi était étendu sur un petit lit qu'il écrasait de sa masse et, comme il priait, la Reine le fit appeler, elle lui montra le visage d'Édouard, lui disant : «Comme il est beau, n'est-ce pas ?» puis elle lui désigna, sur une table qui était tout près de la dépouille royale, un petit livre de piété appelé *Le Trésor de la Dévotion*. Lord Halifax reconnut le souvenir qu'il avait donné au roi en 1902, pour son couronnement. La reine lui confia que le Roi ne se séparait jamais de ce livre, et qu'il voulait l'avoir toujours près de lui. Du roi, Lord Halifax disait souvent : «**Il était sans préjugé ; il avait ses misères, mais il avait aussi ses vertus**». - Et de Lord Halifax, le roi disait, paraît-il : «Si j'avais une religion, ce serait celle de Charles Wood».

Ce n'est point le moment ici de philosopher sur la destinée humaine. Mais vous avez peut-être remarqué que, dans une vie d'homme, il n'est pas rare de voir un même événement, ou plutôt une même constellation d'événements, se reproduire à plusieurs années d'intervalle, comme si la vie s'imitait pour ainsi dire elle-même, ou comme si une sorte de divin musicien reprenait le même thème avec seulement quelques petites variations particulières.

Chez Lord Halifax, il y eut deux périodes sur lesquelles je voudrais insister. Lorsqu'on est possédé par une grande idée, alors, à un moment imprévu, après de longues années d'attente, de prière et de désir, surgit l'occasion, qui est la voix de l'avenir ; et l'idée, qui jusqu'alors occupait les secrets et les racines du cœur, reçoit à travers le monde un début de réalisation. Deux fois, Lord Halifax reçut la mystérieuse visite de l'occasion, deux fois, il vit s'asseoir à sa table le voyageur d'Emmaüs. En décembre 1889, ce fut sa rencontre avec M. Portal qui sera le premier chaînon de sa grande campagne pour l'union, et en octobre 1921, ce fut la rencontre du Cardinal Mercier.

En octobre 1889, Lord Halifax est à Madère pour la santé d'un de ses fils. Lord et Lady Halifax, visitent l'hospice des Sœurs Saint-Vincent de Paul. Un Lazariste les accompagne. Parmi l'enchevêtrement des corridors et la succession des

¹ Note de J.G. Voir mon ouvrage sur la philosophie de Newman, Boivin, 1933, p. 180.

salles, Lord Halifax glissa à ce jeune prêtre français, fils de paysan d'Auvergne, que les choses religieuses l'intéressaient au plus haut point. Ils prirent donc rendez-vous. Ils se revirent souvent ; ils causèrent ; ils se comprirent ; ils s'aimèrent, et d'un tel amour, que lorsque Lord Halifax avait dit «l'Abbé», il avait tout dit. Que se confièrent-ils donc dans ces promenades où, suivant une antique tradition, M. Portal «avait dit à l'Anglais de tirer le premier». Le trait que décocha Lord Halifax était un trait d'amour. Ce qu'il dit à l'abbé, ce furent sans doute ces trois remarques cardinales qui résumaient toute la chaîne de ses réflexions et de ses projets :

1) **L'Église d'Angleterre, malgré ses apparences, n'est pas dans le fond une Église «protestante», mais un fragment détaché de l'Église Catholique, dans laquelle elle a ses racines et à laquelle, par ses vœux, elle n'a jamais cessé d'appartenir.**

Dans des carnets, où je consignais tout ce qu'il me disait¹, j'ai trouvé ce fragment d'entretien : «Nous devons beaucoup à l'Église de Rome : c'est elle qui a empêché les Églises séparées de tomber dans l'hérésie, car **elle a gardé la foi ; elle n'a jamais lésé l'intégrité de la foi**². Voyez-vous : l'Angleterre ne faisait pas partie de l'Empire de Charlemagne, qui était en somme la suite de l'Empire romain. Cela explique un peu notre civilisation. Nous aimons être une île, parce que cela nous délivre du problème des frontières. - Au fond, l'Église d'Angleterre est toujours demeurée catholique. Mais, pour connaître notre foi, il ne faut pas regarder ce que disent les gens, car il y a beaucoup de formules exagérées par la politique, qui s'est vite mêlée à toutes ces choses. Pour voir notre foi, il faut regarder notre catéchisme. Cette foi, c'est la foi catholique. Certes, notre foi ne s'est pas développée comme dans l'Église romaine : elle est encore un peu primitive. Mais, je crois que s'il y avait un mouvement d'union, tout le monde suivrait, sauf quelques-uns».

2) Le second sujet de l'entretien fut bien évidemment l'idée de la **réunion corporative**. Deux mots d'explication sont nécessaires pour parler d'un sujet si délicat.

Vous me permettrez d'utiliser une allégorie, dont le seul mérite sera de me faire assez vite entendre. Voici, je suppose, un grand navire qui cingle vers la haute mer : une mutinerie s'est produite, et on a vu une chaloupe se détacher et gagner le large ; mais les gens de la chaloupe ne sont pas allés très loin : ils gardent les yeux fixés sur le navire, qui d'ailleurs, a ralenti lui aussi sa route, car il souffre de ce départ et de cette amputation. Plusieurs méthodes sont concevables pour réunir la chaloupe et le navire. L'une consisterait à ce que ceux de la chaloupe se jettent à la nage chacun à chacun : c'est le retour individuel ; au besoin, ou pourrait le favoriser en canonnant la chaloupe. Une autre méthode consisterait à établir des relations entre le capitaine du navire et le chef de la chaloupe, afin d'assurer un retour de la chaloupe au navire.

Parlons net : **la chaloupe, c'est l'Église séparée ; les retours à la nage, ce sont les conversions individuelles. Le retour de la chaloupe, c'est la réunion corporative**³.

Lord Halifax avait l'idée que la première méthode, celle des conversions individuelles, ne serait jamais pratiquement suffisante⁴ du point de vue même de l'Église romaine. Jamais il n'avait adhéré, comme on le dit parfois, à la fameuse théorie des trois branches de l'Église : romaine, orthodoxe, anglicane. **Pour lui, il ne pouvait y avoir qu'une Église** : «Après tout, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une Église, je ne crois pas à la théorie des trois branches de l'Église, - et si, de notre côté, nous sommes convaincus que, bien que séparés extérieurement, nous ne sommes en vérité qu'un corps avec vous, tout ce qui vous touche nous touche aussi». (Lettre à M. Portal, 8 janvier 1894). Mais il pensait que les Églises séparées, s'étant séparées en tant que corps, **devaient revenir à l'unité** de la même manière. C'était de cette conception d'ailleurs que les Papes du Moyen-Age s'étaient inspirés lors des conciles où on avait cherché la réunion de l'Orthodoxie

¹ Note de J.G. M. Jacques Chevalier, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, par lequel j'avais été introduit auprès de Lord Halifax, possède un grand nombre de lettres de celui-ci : il serait à souhaiter qu'il veuille bien accepter de les livrer au public.

² Note 2007 : aveu important. On ne comprend pas qu'une conscience aussi éclairée n'ait pas fait la démarche de rejoindre Rome, là où était **L'INTEGRITE de la Foi**. Ce refus obstiné, **jusqu'à la mort**, de rejoindre Rome pose de graves questions : Pourquoi ? Rôle de l'abbé Portal ? du Cardinal Mercier ?

Il savait qu'au baptême catholique, on posait la question : que demandez-vous à **l'Église de Dieu** ? Il savait la courte réponse : la FOI. Il connaissait la seconde question : que vous procure la Foi ? et la réponse gravissime : **la vie éternelle**.

Il savait que **seule** l'EGLISE DE DIEU procure la vie éternelle. Il savait que l'église anglicane ne procurait pas la vie éternelle. Alors pourquoi ? pourquoi ce refus ? pourquoi son action pendant cinquante ans ? pourquoi cette recherche de l'unité ? pourquoi, etc.

³ **N'est-on pas en droit de se demander, après Vatican II (vatican d'eux), si la vraie raison de ce retour en bloc à l'unité, cachait non pas une conversion à l'église catholique, mais un processus pour amener l'église catholique à une conversion aux idées de l'église anglicane qui doit amener tous les fidèles à l'église universelle.**

L'église anglicane, dirigée par des évêques qui sont tous F.:M.:, c'est-à-dire marqués lors de l'initiation maçonnique par des "sacrements lucifériens" (voir le livre de Nicoulaud, *l'Initiation maçonnique*), n'a-t-elle pas pour but la destruction de l'Église catholique et la mission de conduire à l'église universelle ? Clergé sans pouvoirs, clergé sans absolution (nous avons même lu plus haut : "où la confession était tenue pour une pratique idolâtre"), n'est-on pas sujet ici des pires hypocrisies, des pires mensonges ?

La question mérite d'être posée et approfondie. Les travaux de Rore Sanctifica conjoints à ces recherches sur le vrai rôle de ce mouvement œcuménique lié au mouvement liturgique (qui engendrera une destruction de tous les anciens rites) démontrent que tout part de l'église anglicane, passe par la Belgique, est conduit par des Français, s'achève à la Révolution conciliaire.

A ces résultats les Portal, Halifax, Mercier, Couturier, Guitton (qui n'hésita pas à dire à sa secrétaire Michèle Reboul que : "L'Église Catholique est morte dès le premier Jour du Concile Vatican II. Elle a fait place à l'église œcuménique. Elle ne devrait plus s'appeler catholique mais œcuménique") ont été les acteurs ou les complices de supérieurs inconnus ou connus qui avaient bien en vue la destruction de l'Église Catholique pour y substituer une Église Universelle œcuménique sans sacrement valides. Les anglicans de 2007 n'utilisent-ils pas le rite d'ordinations rectifié par Paul VI, rite invalide ?

Tout le reste semble de la littérature.

⁴ Faux ; sophisme. Voir le paragraphe suivant.

au siège de Pierre.

Il faut ajouter ici, sous peine de ne pas comprendre la suite des événements, que la hiérarchie catholique, en Angleterre, ne voyait pas les choses de la même manière. D'abord, parce que la Papauté avait constamment proclamé la nullité des ordinations anglicanes, ce qui privait l'Eglise anglicane de sacrements et lui ôtait ce caractère d'être une Eglise que Rome reconnaissait aux Eglises séparées de l'Orient. Ensuite, parce que les évêques catholiques anglais cherchaient plutôt à susciter des conversions individuelles et qu'ils se défiaient de l'idée de réunion corporative, pour eux chimérique, par conséquent dangereuse ; à leurs yeux, cette réunion n'était envisagée que par des Anglicans généreux, mais fantaisistes, et par des Catholiques «continentaux», naïfs et mal informés.

Pour bien comprendre **la position de l'épiscopat anglais**, reprenons notre comparaison du navire et de la chaloupe, et supposons dans cette chaloupe un passager qui a conscience de n'être pas à sa place, qui n'y peut plus tenir, et qui s'apprête à faire seul, à la nage, coûte que coûte, le périlleux passage ; sur ces entrefaites, il entend parler à mi-voix de conversations entre le capitaine du navire et le chef de la chaloupe. Il y a bien des chances qu'il attende, qu'il fasse l'économie d'un saut crucifiant. Pour parler sans image, les tentatives de réunion corporative par des entretiens entre chefs d'Eglises ont souvent paru avoir pour effet de **diminuer le nombre des conversions individuelles, auxquelles l'Eglise romaine attache le plus grand prix**, et où les Catholiques anglais qui se souviennent des persécutions faites aux papistes avaient jusqu'ici tendance à voir **le seul moyen de ramener les Anglicans**.

Qui ne comprendrait leur état d'esprit ? Ils se souviennent des persécutions faites pendant de longs siècles à ceux qui s'attachaient aux superstitions papistes, comme la messe, et **ils ont peine à croire**, sinon à la sincérité des Anglo-Catholiques, du moins **au caractère traditionnel de leur tendance, ils notent la diversité des croyances dans l'Eglise anglicane, notamment dans l'Épiscopat**, et le cas du Dr Barnes (au sujet duquel Lord Halifax disait en riant que la mort serait une peine trop légère si on n'y ajoutait quelque supplice), ne serait pas pour les dissuader. Ils se souviennent des décisions romaines sur l'invalidité des ordres. **On comprend que, si sympathique que le Pape ait été d'abord aux vues de Lord Halifax, Rome ait finalement écouté la hiérarchie catholique d'Angleterre, qui est son organe naturel d'information**. Et c'est pourquoi les tentatives généreuses de Lord Halifax n'ont pas eu, jusqu'à présent, toute l'efficacité qu'il espérait. Après avoir semblé toucher au but, il en a été finalement **écarté**, sans perdre le moins du monde son espérance en des jours meilleurs. D'ailleurs, son ami et lui ne se sont jamais dissimulé qu'ils étaient ouvriers d'un lointain avenir.

3) Le troisième point sur lequel Lord Halifax appela l'attention de M. Portal fut **la méthode** qui lui paraissait propre à cette réunion corporative. Lord Halifax était Anglais. Comme les Britanniques, il avait le culte de ces hautes personnalités que les Anglais appellent des «**leaders**». Il croyait qu'un homme était tout-puissant lorsqu'il savait agir sur l'opinion et réveiller l'âme d'un peuple, en exprimant dans la clarté ce que ce peuple pensait confusément. Il rêvait de voir paraître un Pape qui «parlerait à l'humanité comme un père, sans rien sacrifier de ses droits», qui s'adresserait au peuple, qui appellerait ceux qui sont en fait, sinon en droit, les chefs des Eglises dissidentes, et qui leur dirait : «Voyons sur quels points portent nos différences, voyons s'il n'y aurait pas un moyen de nous entendre». Pour Lord Halifax, tout le problème était là. Il souhaitait donc une sorte d'Hildebrand qui se mettrait au-dessus des habitudes, qui irait vers la haute mer : *duc in altum*. Voici, par exemple, ce qu'il écrivait : «Ayons un peu d'imagination, un peu de foi. Pour les grands résultats, il faut bien tenter quelque chose. Dieu s'est fait homme pour sauver le monde. Le Saint-Père, il me semble, pour l'union des Eglises, pourrait faire des démarches qu'on ne pourrait demander à nul autre qu'à lui. Oh ! il faut jeter loin de nous les conventions, les entraves, tout ce qui empêche ces démarches qu'on aime à appeler des folies, mais qui sont la vraie sagesse. L'âge des miracles n'est pas passé ; si jamais un pape eut le droit d'agir de cette façon, c'est bien Léon XIII, qui a exercé une si grande attraction sur toutes les âmes» (11 juillet 1894). Et alors, ce qu'il proposait, c'était un appel direct de la papauté au peuple anglais et aux chefs d'Eglise anglicans ; c'était aussi l'institution de ce qu'on appelait alors des **commissions mixtes**, c'est-à-dire, des commissions composées d'Anglicans, de Catholiques, officiellement désignés pour étudier les conditions d'un rapprochement.

Les espérances de Lord Halifax ont **failli** se réaliser deux fois. Mais nous ne ferons qu'indiquer le sens des événements. En 1889, Lord Halifax et M. Portal avaient donc résolu de travailler à cette grande œuvre et ils pensèrent que la meilleure méthode consistait à jeter dans le public une question qui pourrait accrocher et passionner l'opinion. En somme, ils ne se contenteraient pas de saisir l'occasion ; cette fois-ci, ils la créeraient, et ils l'exploiteraient au mieux des circonstances. Je me suis toujours demandé pourquoi ils s'étaient arrêtés à cette épineuse **question des ordres**, sur laquelle la pratique de l'Eglise romaine n'avait pas varié depuis le XVI^e siècle (on réordonnait les ministres convertis *simplificiter*) et où **il n'était guère concevable qu'on pût espérer un revirement. Ils avaient le choix entre deux questions : une question de droit, celle de la juridiction papale ; une question de fait, celle des ordres**. Ils préférèrent la seconde, sans doute parce qu'ils pensaient que des éléments nouveaux d'information et d'interprétation étaient susceptibles de changer la pratique romaine.

En 1893, M. Portal fit paraître un opuscule sur les ordinations anglicanes sous le pseudonyme de Fernand Dalbus, où il concluait à l'invalidité, mais par des **cheminements imprévus**. Il examinait trois aspects de la question : le rite, la succession, la porrection des instruments. Le rite lui semblait suffisant. La succession lui paraissait correcte, bien qu'il émit un doute sur l'intention, et tout serait allé sans l'omission par les Anglicans de la «porrection des instruments». Sans doute, disait F. Dalbus, cette porrection était inconnue de l'Eglise primitive, mais le décret d'Eugène IV aux Arméniens (1439), la suppose nécessaire. Cette manière de raisonner était habile : les Catholiques qui lisaient rapidement étaient rassurés par la conclusion de F. Dalbus, laquelle déclarait les ordinations invalides. Les Anglicans et les spécialistes romains de la théologie (comme l'abbé Duchesne et Mgr Gasparri) pouvaient entendre que **les ordinations étaient invalides pour une raison elle-même invalide**, puisque l'Eglise, au cas même où elle aurait le pouvoir de modifier la matière et même la forme de certains sacrements, devait le faire par un acte explicite et solennel ; or, l'histoire n'a jamais connu

un tel acte dans le cas du sacrement de l'Ordre : Eugène IV croyait, avec son temps, que la «porrection des instruments» était le rite originel ; il n'a pas prétendu innover. Au reste, les théologiens ne considèrent plus le *decretum ad Armenos* comme engageant l'infaillibilité pontificale, quand ce ne serait que parce que Eugène IV ne parle pas à l'Eglise universelle. **L'absence de la porrection n'est donc pas une cause de nullité.** Mgr **Gasparri**, plus tard cardinal et secrétaire d'État, conclut au **doute** (*Revue Anglo-Romaine*, I, p. 481, etc.). - On discuta. Les uns se prononcèrent pour la validité ; d'autres pour le doute ; d'autres pour la nullité : Duchesne pour la validité d'abord (*Bulletin critique*, 15 juillet 1894), mais plus tard, il en vint au doute.

Enfin, la lettre papale *Apostolicæ curæ* (13 sept. 1896) conclut à l'invalidité des ordinations. D'après le document romain, le rite primitif de l'ordination anglicane était insuffisant (*defectus formæ*). Celui-ci contenait bien *Accipite Spiritum Sanctum*, mais pendant près d'un siècle, sous l'influence des doctrines protestantes, il avait **omis «ad officium et opus presbyterii»**. Il ne s'agissait donc pas d'une *indétermination positive*, comme avait pu l'être celle de plusieurs liturgies anciennes, mais d'une *indétermination négative*, qui impliquait une **idée nouvelle du sacerdoce**. **Rome jugeait donc que le *defectus formæ*, ayant existé pendant un temps assez long, avait rompu la continuité de la succession.**

Voici comment M. Portal racontait la suite des événements :

- Nous avons pris la question des Ordres parce qu'elle nous apparaissait comme un terrain très propre à devenir un lieu de rencontre. A notre point de vue, la controverse était secondaire ; ce que nous voulions, c'était mettre en contact nos autorités respectives. Tout d'abord, les circonstances favorisèrent notre dessein. Sur l'intervention d'Henri Lorin et de G. Goyau, qui avait été mis au courant du but que nous poursuivions, je fus appelé à Rome au commencement de septembre 1894. **Au cardinal Rampolla d'abord**, et le lendemain à Léon XIII, je dis l'origine de notre action et je fis le récit d'un voyage que je venais de faire en Angleterre. J'y avais vu les archevêques d'York et de Cantorbéry, les évêques de Salisbury et de Peterborough, quelques personnages de la Haute-Eglise et presque toutes les Communautés anglicanes. Je racontai ce que j'avais vu et entendu sans cacher que toute l'Eglise d'Angleterre n'était pas au même point. Léon XIII daigna m'écouter avec une grande attention. Puis, il me dit :

- Je n'aurais pas cru que les choses fussent aussi avancées. Mais quels sont les obstacles à l'union ?

- Il en est deux principaux, répondis-je : le premier viendra de ceux qui ne veulent pas d'union, mais seulement des conversions individuelles. Le second sera dans les prérogatives de la Papauté. J'ajoutai que, sur ce dernier point, je croyais qu'il existait bien des préjugés parmi les anglicans et que des explications pourraient rendre un accord possible.

- Et maintenant, que faire ? dit Léon XIII. J'osai proposer au Souverain Pontife d'écrire aux archevêques d'York et de Cantorbéry une lettre par laquelle il leur demanderait de travailler à l'Union par des conférences mixtes sur la question d'Ordres. Après un instant de réflexion, Léon XIII me dit :

- Eh bien ! oui, j'écrirai cette lettre.

Il fut alors question de différents endroits où se réuniraient les représentants des deux Eglises, et le nom de Bruxelles fut prononcé par le Pape lui-même. Vous voyez que nous n'étions pas loin de Malines. Nous touchions au but, semblait-il. En réalité, nous étions plus loin que je ne pensais.

Trois jours après, le cardinal Rampolla me dit que, réflexion faite, le Saint-Père se décidait, avant d'écrire directement aux archevêques, à procéder par une démarche indirecte. Elle consista dans une lettre qui m'était adressée par l'éminent secrétaire d'État. Il y exprimait, au nom du Pape, le désir d'union et marquait comme moyen immédiat des conférences mixtes. Il demeurait entendu que si l'Archevêque de Cantorbéry faisait une démarche analogue, alors Léon XIII écrirait directement. C'était une *combinazione* qui apparaissait plus prudente, plus habile, mais qui, à mon sens, l'était beaucoup moins qu'une démarche directe. Je le dis très nettement, mais inutilement.

Dans une nouvelle et dernière audience, le Saint-Père me félicita, en des termes qui me restent précieux, de la manière dont nous avons commencé notre action et m'encouragea fortement à continuer.

Le lendemain, je repartais pour l'Angleterre, et ce qu'il était facile de prévoir arriva. L'archevêque d'York se montra favorable, mais l'archevêque de Cantorbéry, dans un entretien qui nous fut extrêmement pénible à Lord Halifax et à moi, prétendit d'abord qu'il n'avait pas à répondre à une lettre qui ne lui était pas adressée, puis il **tergiversa, hésita, louvoya**. Ce fut une grande faute. Pendant ce temps, **les adversaires de l'Union**, les opposant à notre action, dont ils avaient appris la force, menèrent en Angleterre et à Rome une **campagne** pour écarter les conférences mixtes. Ils demandèrent et ils obtinrent que la question des Ordres fût uniquement étudiée et tranchée par une commission composée exclusivement de catholiques. C'était la ruine de notre plan¹.

La commission cardinalice qui reçut les travaux de la commission des théologiens se déclara pour la **nullité**, et Léon XIII la **proclama** le 13 septembre 1896. **Notre campagne était finie**. Nous avons lutté jusqu'au bout, même lorsque nous nous trouvions en des positions désavantageuses. De notre œuvre de paix, on avait fait une œuvre de guerre, il n'y avait plus qu'à rentrer sous la tente et à **attendre des temps meilleurs**. Nous les avons attendus près de trente ans, confiants en notre cause malgré l'échec et **prêts à recommencer à la première occasion**².

¹ Note de J.G. On peut penser à ce propos que le plan de M. Portal et de Lord Halifax ne tenait pas assez compte des habitudes et des convenances ; il était bien **invraisemblable** que la question des Ordres pût être tranchée par la papauté après une discussion entre Anglicans et Catholiques. En fait d'ailleurs, deux anglicans : le Révérend T. A. Lacey et le Père Puller étaient à Rome et renseignaient les Romains sur le point de vue anglican. Lord Halifax souhaitait que «la commission refusât de se prononcer pour aucune condamnation, et qu'il soit dit officiellement que le Pape a décidé, en conséquence, que toute ordination de membre du Clergé anglican se soumettant à Rome sera faite *sub conditione*» (22 avril 1896). Et sans doute Léon XIII était-il personnellement favorable à cette solution. Dom Gasquet, qui était pour l'invalidité, a raconté qu'un jour, Léon XIII, pour éluder une discussion, fit mine de chercher sa tabatière.

² Note 2007 **De tels aveux montrent que l'on se moque des décisions romaines que l'on ose qualifier d'œuvres de guerre**

Le plus que Lord Halifax et ses amis pouvaient espérer de Rome était de déclarer les ordinations anglicanes douteuses. Or, comme les évêques anglicans devaient l'exprimer solennellement à Lambeth, en 1920, **les consciences ne peuvent supporter le doute en ces matières**. Le système sacramentel également admis par les Catholiques et les Anglicans exige qu'on ôte dans la collation des Ordres **jusqu'à l'apparence d'un soupçon**. Léon XIII signa la décision de septembre 1896 **avec de la peine ; il le fit parce que cette décision lui parut conforme à la vérité, qui est l'intérêt suprême de chacun**.

Vint la guerre de 1914. Lord Halifax pensait, comme nous aurons à le dire, que l'union des Chrétiens ne pouvait, hélas ! s'accomplir sans de grands bouleversements. La guerre de 1914 lui donna raison. Elle diminua chez les Anglais le souci de l'insularité ; elle accrut, dans la société anglicane, l'importance des Communautés des Dominions, où, loin de la couronne, le sens catholique s'était développé davantage : elle amena la restauration de certaines pratiques que la Réforme avait **négligées, telles que la prière pour les morts** ; elle força les Anglicans à fréquenter les Catholiques romains dans la fraternité de la bataille et à prendre conscience des grandes ressemblances de leur foi. La papauté apparut comme une puissance supra-nationale nécessaire à l'équilibre du monde. Enfin, de grandes figures se révélèrent parmi les évêques catholiques, elles rappelaient l'âge des Pères et des évêques défenseurs de la cité, tel le Cardinal Mercier. D'où un changement d'atmosphère. Comme toujours, les Anglais « tirèrent les premiers ». Laissons parler encore M. Portal : il n'y a pas de meilleur témoin et les pages que nous citons sont des confidences :

En 1920, l'assemblée de Lambeth, qui comptait, 250 évêques anglicans, adressa à l'univers chrétien une sorte d'**Encyclique en faveur de l'Union**. - « Nous croyons que le temps est venu où tous les groupes séparés de la chrétienté doivent s'accorder pour oublier tout ce qui est passé et tendre vers le but d'une Eglise catholique réconciliée. La suppression des barrières qui se sont élevées entre eux ne pourra être accomplie que par une nouvelle solidarité, celle de ceux qui ont définitivement tourné les regards dans cette direction. La vision qui se dresse devant nous est celle d'une Église vraiment catholique, loyale à toute vérité, et réunissant dans son sein tous ceux qui font profession d'être chrétiens, et qui en prennent le nom, dans l'unité manifeste de laquelle tous les trésors de foi et d'ordre, légués par le passé au présent, seront possédés en commun et mis au service du Corps du Christ tout entier ». - Cette lettre portait que l'Eglise d'Angleterre se prêterait à des conférences avec les autres églises et même que ses autorités admettraient de recevoir un **supplément d'ordination si c'était jugé nécessaire**.

« Nous croyons que le moyen vraiment équitable d'obtenir l'union est d'exercer une **déférence mutuelle** à l'égard de nos consciences respectives. Dans ce but, ceux qui envoient cet appel désirent déclarer que, si les autorités d'autres Communions en expriment le vœu, ils sont persuadés que, les conditions de l'union une fois posées clairement sur les autres points, les évêques et le clergé de notre Communion accepteraient volontiers de recevoir de ces autorités une charge ou une reconnaissance formelle qui indiquerait à leur Congrégation que notre ministère a sa place dans la vie familiale ».

Ces déclarations ne passèrent pas inaperçues ni pour Lord Halifax ni pour moi et il nous sembla que l'occasion favorable apparaissait au moment où nous y pensions le moins. Mais comment en profiter ? A qui nous adresser ? Du fait de la guerre, une figure dominait par sa grandeur morale le monde catholique. Le cardinal Mercier faisait particulièrement l'admiration des Anglais, à quelque confession qu'ils appartenissent. Nous eûmes l'audace de nous adresser à lui, et, le 19 octobre 1921, Lord Halifax et moi nous nous présentions à l'archevêché de Malines. Nous fûmes reçus avec une extrême bienveillance et une bonté exquise. Lord Halifax demanda au cardinal s'il voudrait bien consentir à le recevoir avec deux ou trois de ses amis pour examiner ensemble les différences qui séparaient l'Église d'Angleterre de Rome, en vue de travailler à l'Union. Je ne vous cacherai pas que Son Eminence parut étonnée de la proposition qui lui était faite par ces deux visiteurs venant à l'improviste et sans s'être fait annoncer. Mais, dit-elle à Lord Halifax, **pourquoi ne pas vous adresser aux autorités catholiques anglaises ?** Parce que, répondit Lord Halifax, **l'état des esprits s'y oppose**, et il justifia son assertion par des faits et des expériences personnelles. Le cardinal se décida enfin à accepter. Il nous en donne le motif dans sa lettre sur les conversations de Malines : « Pour rien au monde, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir ». (*Revue Catholique des idées et des faits*. - Conférence donnée à Louvain le 13 novembre 1925).

Les entretiens de Malines n'étaient pas des assises officielles mais des **conversations privées**. On voyait des hommes qui ne s'étaient jamais connus, jamais vus, mais qui venaient pour se mettre en rapport les uns avec les autres, pour voir ce qui les séparait, et comment ils pourraient s'unir. « Depuis quatre siècles, anglicans et catholiques romains ne connaissaient que leurs antagonismes mutuels et leurs divisions ; pour la première fois, ils se voient pour arriver à se mieux comprendre, pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance les uns des autres, pour se rapprocher du but tant désiré de tous : l'unité » (Cardinal Mercier).

Ainsi, **de 1922 à 1925**, les conférences se succédèrent. En janvier 1926, le cardinal Mercier mourut, et les conversations moururent avec lui. En janvier 1934, Lord Halifax, après avoir vu son fils revenir des Indes, mourut à son tour. A sa fille, Lady Bingley, qui lui souhaitait le bonsoir, il dit : « Je souffre pour mes péchés » ; ce furent ses dernières paroles.

II

Mais il est temps de revenir à ce qui nous intéresse encore peut-être plus que l'histoire : la personnalité de Lord Hali-

(alors qu'elles étaient de vrais œuvres de paix) ! Et cette obstination que l'on ose qualifier d'œuvres de paix (alors qu'elles étaient de vrais œuvres de guerre), à l'affût d'une "première occasion" pour "repandre", n'est pas catholique. Elle est même typiquement de l'Adversaire avec un grand A.

fax, son esprit, son rayonnement propre, son génie, son âme enfin.

Le premier trait qui frappait en lui était **un amour total, un amour frénétique et passionné de la vie, sous toutes les formes** qu'elle veut présenter hormis le péché. Le mot qui vient le plus volontiers sur les lèvres de ceux qui le connaissent est celui de **fascinant** : *witching my soul with talk*, disait son maître à Eton. Un de ses amis écrivait : « Personne ne ressemblait plus à un saint, mais personne, par certains côtés, ne ressemblait plus à un **lutin** » (*punch-like*). La vie était pour lui la chose la plus **joyeuse**, la plus **piquante**, la plus **savoureuse** qui fut au monde. Les expressions les plus courantes dans sa bouche, quand il vous racontait quelque chose, étaient : « N'est-ce pas **excitant** ? N'est-ce pas **curieux** ? » Toujours en train, levé à 5 h. 1/2, **allant à la messe de six heures** et puis passant son temps à écrire, à combiner, à entreprendre. Dans l'extrême vieillesse, il n'avait pas beaucoup changé, et sa maxime était que, pour éviter de vieillir, il fallait ne rien faire comme un vieillard, et prouver au besoin sa volonté par quelques imprudences : à quatre-vingt-douze ans, il montait encore à cheval pour chasser le renard. Un trait plus singulier de son caractère était son **amour du merveilleux**. Chaque matin, il méditait dans un ouvrage d'un évêque du XVIII^e siècle, appelé Challoner, qui avait fait une méditation appropriée à chaque jour de l'année. Il conseillait volontiers ce livre à ses amis : de cette façon, ceux-ci pouvaient méditer chaque jour sur le même sujet que lui : il restait en communication avec eux. Mais **le soir, il ne se serait pas couché sans avoir lu une histoire propre à frapper l'imagination, histoires de revenants ou de fantômes, voire même un bon roman policier**. Il savait qu'un des secrets de l'équilibre est de donner à l'esprit ses soupapes et ses aises, et il aimait associer les autres à **ses fantaisies**, sachant aussi que rien ne scelle l'amitié comme ces **complicités dans l'amusement**. Je plaindrais ceux qui n'ont pas su se ménager dans l'existence ces escaliers dérobés qui permettent de s'échapper dans le rêve pur : les Chartreux ont leur petit jardinet, chaque sage s'honore de sa petite et innocente folie. Le jardin secret de Lord Halifax, il vous en donnait la clé pour qu'on participât à ses joies ; et, de plus, ses **goûts pour le merveilleux** lui permettaient d'être attentif à toutes ces **fissures par où le mystère fuse dans notre univers logique**. C'est que l'intérêt de Lord Halifax pour le merveilleux n'était pas une manie romantique ; il était attiré par ce qu'on pouvait appeler **les « recherches psychiques » comme les coïncidences télépathiques ou prémonitoires, auxquelles il attachait beaucoup plus d'importance qu'aux « fantômes »**. Une fois que je lui demandais s'il croyait à tout cela, il m'avait fait cette réponse, qui est aussi celle de M. Bergson dans *l'Énergie spirituelle* : « Je ne peux pas vous dire dans ce cas particulier, mais il y a tellement de cas que, si l'on ne croyait pas qu'il y a quelque chose là-dedans, alors, on ne pourrait rien croire du tout ». On a récemment publié le cahier où Lord Halifax avait groupé les plus belles **«histoires d'esprits»¹** qu'il avait pu recueillir en ce monde.

Dans les derniers temps aussi, il avait toujours près de lui un chien qu'il adorait et qui était le plus compréhensif des êtres : au mépris de toutes les rubriques, Lord Halifax avait songé à le faire enterrer près de l'église. Gyp lui survécut un tout petit peu, mais il mourut de chagrin. Un jour que je lui demandais s'il croyait que Gyp avait une âme : « Je n'en sais rien, répondit-il, mais dans la mesure où ces petites créatures ont un mouvement d'amour, je crois qu'elles ont **un avenir** ». Ce qui m'avait frappé, c'était le sentiment qu'il avait **au sujet de la mort**. Il disait : « Il y a trois ans, j'ai été malade, et James prétend que je suis resté mort pendant une demi-heure. (James était son fidèle serviteur, auquel le liait une amitié inaltérable. James ne le quittait jamais. Lord Halifax et James avaient fait un pacte : James devait s'occuper du corps de son maître, et Lord Halifax de l'âme de son serviteur). Si cela est vrai, je puis dire qu'on meurt sans s'en apercevoir ; moi, je voudrais mourir en pleine connaissance. Je pense que la mort, c'est le moment le plus **curieux**, le plus **intéressant** de la vie. Il n'y a pas de chose plus intéressante, n'est-ce pas ? il n'y a pas de plus grande **découverte** que ce qu'on va voir après. Moi, voyez-vous, je suis très curieux ». J'ai toujours aimé à interroger les vieillards sur la manière dont ils se représentent la mort et ce qui la suit. Peut-être le lecteur s'intéressera-t-il à ces *obiter dicta* :

« Dieu nous a faits pour L'aimer comme Il nous aime. Pour aimer, il faut être libre ; or, un homme libre peut mal user de cela. S'il est tout à fait gâté, il se rend incapable d'aimer Dieu, et pour toujours : c'est cela l'enfer. Je crois que l'éducation a pour but de nous rendre incapables de mal user de notre liberté ; mais, si on s'est rendu, par sa faute, incapable d'en bien user... Pour moi, le Purgatoire n'est pas tant une punition qu'une purgation : je pense que c'est l'éducation qui continue pour nous purifier de tout. Sur la terre, quand on a exercé sa volonté à faire ce qu'on croit le bien, alors on devient incapable de faillir. Cet état-là, c'est déjà le Ciel, puisqu'on est fixé en Dieu autant qu'on peut l'être. Plus je vais dans la vie, plus je suis certain de cela ; je veux dire de la volonté libre qui permet l'amour, et de l'éducation, qui permet la fixité dans l'amour. Je pense que le vrai mysticisme se trouve dans l'Evangile : quand on a dit que nous sommes dans le Christ, c'est cela du mysticisme. Le reste pourrait être du rêve. Je ne crois guère aux gens qui disent qu'ils désiraient mourir. Quand cela est vrai, on le cache à l'intérieur ».

On devine bien, par ces traits, ce qu'il pouvait y avoir de **séduisant** et pour ainsi dire de **magique** dans son entretien. Certains diront que toutes ces choses de détails sont indignes d'un sujet grave ; je ne le crois pas, car on ne peint que par eux. Si Lord Halifax aimait tant la France, c'est, entre autres raisons, parce qu'il avait trouvé chez les nôtres, et surtout dans notre littérature, ces qualités immatérielles et charmantes qui nous ont fait la réputation de la légèreté. Il y avait en lui quelque chose qui l'apparentait à La Fontaine ou à Musset, mais à un La Fontaine qui se serait nourri des chansons de gestes, à un Musset qui aurait respiré Walter Scott ; et Lord Halifax aurait été un vrai enfant de l'Île de France, s'il n'avait montré « jusque dans sa verve et sa vivacité de saillie, ce je ne sais quoi d'imaginatif et de coloré qui lui laissait le sceau de sa race » (*Causeries du Lundi*, II, 246). Ces mots sont de Sainte-Beuve : il définit ainsi Lord Chesterfield (dont la grand-mère s'appelait Lady Halifax), mais comme ils s'appliquent à Lord Halifax ! et sans doute avec plus de vérité : Lord Chesterfield avait **l'imagination** légère, celle de Lord Halifax était aussi **mystérieuse**.

Puisque l'esprit ne se laisse pas définir, il faut s'exprimer par détours. Je dirais volontiers qu'il y avait un accord entre cette nature ailée et la belle campagne anglaise où il se promenait si volontiers, et qui reste toujours un peu marine avec

¹ Note 2007. Paragraphe bien inquiétant ! Car ces esprits sont bien souvent des esprits diaboliques et cette habitude, cette obstination ("le soir", tous les soirs ?) est pour le moins malsaine et pour le plus...

ses étendues, ses nuées, et le souffle qui vient de la côte. Comme elle, Lord Halifax possédait «ce je ne sais quoi» qu'on appelle **le charme**, qui est comme une présence de l'âme sur le visage et dans les gestes, et dans le prolongement du corps. Le charme nous rend physiquement présent un peu au-delà de notre bien propre, et il aide les esprits à communiquer sans bruit de paroles. C'était comme une espèce de **fluide** qui s'écoulait de lui et qui vous aurait **séduit** sans cependant vous ravir, s'il n'avait été mêlé et confondu avec cette paix pascale qui émane des âmes saintes. On comprendra que le pur mélange de la nature et de la grâce donnait à son commerce une telle douceur que, lorsqu'on venait de le quitter, il vous manquait un soutien, et le soleil semblait briller sur les choses avec moins d'éclat et d'intimité.

Le charme était donc le premier caractère visible en dehors, et le second était un clair, un indomptable **courage**, - si bien que lorsque Lord Halifax avait décidé que quelque chose devait être fait, que quelque parti devait être pris, qu'une décision était noble, quelque entreprise juste et voulue de Dieu, alors, il s'y lançait avec un extraordinaire acharnement, et il ne se laissait rebuter par aucun obstacle. La question du possible et de l'impossible ne se posait plus. L'échec ne comptait que pour lui permettre de rebondir. Et c'est bien dans l'union de cet entêtement avec ce charme, qu'il faut chercher la principale raison de ses succès en ce monde. La volonté d'aller son chemin, la **certitude que sa cause était celle du Christ et que Dieu travaillait avec les siens** lui donnaient cette persévérance sans laquelle aucune action durable n'est possible. Et son **imagination** lui procurait une grande variété de moyens, je ne dis pas pour biaiser mais pour prouver aux gens qu'ils ne voulaient pas au fond ce qu'ils croyaient ou paraissaient vouloir, pour changer ses adversaires en amis, pour transformer ses insuccès en succès, pour tirer les conséquences d'une victoire, pour soutenir les défailtants, enfin, pour trouver, dans une situation extrêmement embrouillée, le petit point de vérité immédiate qui allait mettre tout le monde d'accord.

Mais il est temps d'insister sur ce qui faisait l'originalité la plus profonde de Lord Halifax, je veux dire sur la méthode qu'il appliquait dans les affaires religieuses ; sa vocation propre, c'était de **réunir les gens** mais de les réunir dans la vérité.

Il y a bien des manières de s'unir quand on est divisé, mais j'en vois deux qui me paraissent essentiellement incorrectes. La première, forme erronée de l'union, c'est **l'union par absorption**, qui consiste à dire à son interlocuteur : «Pensez sur tous les points comme moi, et alors, je vous promets de penser comme vous». La seconde c'est **l'union par compromis** : elle consiste à chercher une sorte de dénominateur commun sur lequel on pourra s'accorder, en noyant les difficultés dans la rhétorique, ou dans les formules ambiguës. - Ni l'une ni l'autre de ces méthodes d'unir les hommes ne m'a jamais paru pleinement suffisante, car, l'homme étant par essence une conscience et une liberté, on ne saurait lui imposer le vrai sans qu'il l'accueille et sans qu'il l'aime, quand ce ne serait que par le désir. Et, d'autre part, cette espèce d'union des contraires qu'on assemble vaille que vaille, et sans discerner l'ordre des vérités et la hiérarchie des plans, n'est-ce point un outrage à cette «idée de vérité invincible à tout le pyrrhonisme» qui est le moteur de chaque esprit et l'âme de chaque Eglise ?

Lord Halifax avait une trop haute idée de la dignité humaine pour accepter tout ce qui pouvait ressembler à une soumission en rase campagne obtenue par surprise ou par force ; il connaissait trop la fierté anglaise pour ne pas savoir quel mal pouvaient faire certains mots de servitude. Mais il avait encore plus de respect pour la **vérité religieuse**, qui était à ses yeux comme un cristal parfait que la moindre concession risquait d'obscurcir et comme une virginale essence que le moindre compromis risquait de corrompre. Il avait, en somme, la conception catholique de la vérité, et, quelle que soit l'idée que l'on se fasse des droits de l'Eglise, il faut bien reconnaître que l'amour de la vérité oblige à l'intransigeance sur ce qu'on croit vrai. Jamais Lord Halifax n'a pensé qu'on pût s'entendre en religion sur un plus petit commun multiple des Credo particuliers ni même qu'on dût s'unir visiblement entre chrétiens encore séparés pour prier ensemble le Père commun. Il voulait travailler dans la pleine lumière. Et nul n'était plus loin des tentatives de Stockholm et de Lausanne, avec lesquelles on a souvent confondu la méthode de Malines.

Nous avons déjà dit qu'il n'admettait pas que la séparation des chrétiens fût aussi profonde qu'on le disait. Il croyait qu'au XVI^e siècle, la politique avait fait beaucoup de mal de part et d'autre ; certes, s'il avait vécu en ce temps-là, il eût été avec les Thomas More et les Fisher. Mais il prenait les choses où elles étaient présentement. Et il remarquait que derrière les séparations, il y avait une unité latente, une unité profonde et substantielle, sensible surtout quand on prenait contact avec l'âme même du peuple et que le principal effort devait être de ramener à la surface de la conscience ces convictions profondes. Il est de fait que ce ne sont jamais les peuples qui se sont séparés de l'Eglise, ce sont des rois, des évêques, des théologiens qui ont entraîné les peuples derrière eux. La bonne femme d'Hickleton, le paysan de Yorkshire, est-ce qu'il sait qu'il est ou qu'il n'est pas de l'Eglise «une et indivisible» ? Lord Halifax pensait qu'il fallait aller au peuple et qu'on n'aurait pas beaucoup de peine à réveiller dans le peuple anglais la foi catholique, qui était toujours vivante. Il croyait surtout que ce qui contribue à opposer les hommes, c'est, sinon leurs passions, du moins leur langage. Et il avait tiré de son éducation l'idée que presque tout consistait, en ce monde, dans la manière de dire les choses, et que, somme toute, il devait toujours y avoir une façon d'exprimer les vérités qui les rende acceptables à un bon esprit. Si l'on peut présenter une vérité de manière à la rendre irritante et insupportable, il doit y avoir aussi une manière de la rendre aimable. Telle était sa conviction naturelle et tout l'y avait enraciné.

Lord Halifax avait trop observé les hommes pour ne pas s'apercevoir qu'ils se trompent souvent sur le sens des formules qui les séparent¹, il avait noté que des difficultés, qu'on pourrait croire insolubles, pouvaient se résoudre si on arrivait à s'expliquer dans le langage d'un de ses adversaires. Son art consistait à retrouver et à mettre au jour ces points d'accord où les gens pensent de même, bien qu'ils imaginent être souvent aux antipodes. Comme il avait presque toujours à s'entretenir avec des esprits qui n'étaient pas de son avis à cause de la singularité de sa position, Lord Halifax passait son temps à ces **exercices de concorde**, et bien souvent il lui était arrivé de voir quelqu'un lui dire : «C'est inu-

¹ Note 2007. Mais c'est justement dans ces formules douteuses que se cachent toutes les hérésies. Et c'est dans la rigueur des définitions et des formules que se trouve l'enseignement de la vérité par l'Eglise catholique.

tile, nous n'allons pas parler, car nous ne nous entendrions jamais». Et, après une heure d'entretien : «Mais, je n'ai jamais pensé autrement». Il racontait, par exemple : «Je rencontre un "Evangélique" qui a horreur de l'Immaculée Conception. Je lui dis : Ne croyez-vous pas que la Mère de Jésus a été dans le péché ? - Dans le péché, la Mère de Jésus ? Mais vous blasphémez...» Tel autre trouvait abominable l'infaillibilité du Pape. Lord Halifax lui disait : «Pensez-vous que le chef de l'Eglise fondée par le Fils de Dieu puisse se tromper, quand il définit non pas sa foi, mais la foi de son Eglise ? - Je ne le pense pas», disait son interlocuteur, et Lord Halifax croyait avoir remporté un de ces petits succès dont l'addition pourrait donner une victoire. - «Comment feriez-vous, Lord Halifax, lui dis-je un jour, pour convertir un athée ? - Cela, je ne le sais pas, répondait-il. Je crois que je lui montrerais qu'il ne sait pas ce qu'il pense exactement».

Je retrouve dans mes notes cette pensée de Lord Halifax qui se rapporte à cette importance de la manière de dire :

«Dans les dogmes de l'Église, tout est nécessaire, et cependant je ne crois pas qu'on puisse mettre tout exactement sur le même plan. Il y a des dogmes, comment dirai-je ? qui ne sont qu'implicitement nécessaires : ainsi les martyrs qui sont morts pour la foi ne croyaient pas explicitement à l'Immaculée Conception, et pourtant ils avaient bien toute la foi. D'autre part, dans les définitions, le Saint-Esprit empêche bien l'Église de se tromper, mais il n'assure pas que la formule choisie soit la meilleure de toutes les formules ; dans le choix des formules, il entre de l'humain. Il faudrait exprimer cela, que je crois vrai, d'une manière qui ne choque pas les autres. De même, il y a deux pouvoirs dans l'Église, tous deux apostoliques, mais dont l'un est subordonné à l'autre : les évêques et le Pape. Ce qui permet la centralisation ou la décentralisation, selon les nécessités du temps. Au Vatican, en 1870, dans ce concile interrompu, on a défini le pouvoir du Pape, mais il faudra bien un jour on définisse le pouvoir de l'épiscopat. Ce jour-là sera bon pour l'union. Je crois que nous allons vers une époque où les évêques seront davantage. Les cardinaux autrefois étaient en majorité Italiens, et c'était bon parce que, l'Italie n'étant pas un État unifié, cela assurait l'indépendance du Saint-Siège ; or, tout cela a changé. Regardez les changements de la discipline sur la communion : au XVII^e siècle, communier fréquemment, c'était communier une fois par mois. Et je crois avoir lu que saint Louis ne communiait qu'une fois par an. L'histoire nous apprend que tout a changé. Je crois que, dans ces choses, il faut bien se garder de juger et de condamner. Voyez-vous, toute l'expérience de ma longue vie me prouve que presque tout est dans la manière de dire les choses. Mais pour cela, il faut bien connaître, vouloir s'entendre et être adroit. Je crois aussi que, pour comprendre les choses, il faut non seulement y mettre un peu de sa tête, mais aussi y mettre un peu de son cœur».

Relisons maintenant le *memorandum* rédigé par les catholiques après les conversations de Malines et nous verrons sur des exemples précis à quel degré d'accord cette méthode pouvait aboutir :

Il peut être utile de relever quelques-unes des expressions de nos amis anglicans. Elles sont d'un haut intérêt, en ce qu'elles indiquent une même tendance de pensée, une pareille direction de recherche, et qu'elles permettent de présager un accord beaucoup plus étendu dans l'avenir.

Les nuances d'expression ont ici leur importance à cause du fond qu'elles enveloppent et qu'elles recouvrent : responsabilité spirituelle ; pouvoir spirituel de direction ; surintendance générale ; sollicitude du bien de l'Eglise universelle ; il semble qu'à travers toutes ces expressions, l'esprit s'attache à une conception très positive d'un pouvoir riche de contenu, mais dont on éprouve quelque embarras à circonscrire l'étendue. Des souvenirs anciens ont laissé quelque amertume dans les cœurs. **Plutôt que de revenir sur les chemins du passé, l'esprit essaie de conjecturer les formes que l'action de la papauté pourrait prendre dans l'avenir.** Mais ce qui perce à travers ces expressions, c'est le sentiment d'une haute mission qui est celle du Pape, et qu'à la primauté d'honneur s'ajoute pour lui une primauté de responsabilité.

Sans essayer pour le moment d'ajuster ces expressions au vocabulaire théologique de la doctrine catholique, ne peut-on espérer qu'en approfondissant ces pensées et en explicitant leur contenu, il se fera un rapprochement sensible avec beaucoup de points de la doctrine sur la papauté catholique ? Les études poursuivies dans le monde anglican semblent y acheminer.

Des divergences de vue ne pouvaient pas ne pas se produire entre les interlocuteurs de Malines sur la doctrine de la papauté ; elles ne sont pas si radicales qu'elles excluent pour l'avenir les perspectives de reprise de la question avec de nouveaux éléments de discussion et des chances sérieuses de progrès dans l'accord des esprits et des cœurs...

Cependant, il était possible aux catholiques de dire combien grande est la diversité des disciplines sous lesquelles l'Église a vécu sans dommage pour son unité, et quelle variété d'institutions existe encore actuellement au sein de l'Église catholique malgré l'uniformité progressive à laquelle tend sa législation, surtout depuis que le protestantisme l'a contrainte à renforcer sa centralisation administrative. Le respect que Rome témoigne aux Eglises orientales, le scrupule avec lequel elle maintient leurs rites, leurs langues liturgiques, leurs droits patriarcaux, leurs coutumes et leurs législations particulières, leur autonomie relative, notamment dans l'élection de leurs évêques et de leurs patriarches, dans la gestion de leurs biens, dans la célébration des synodes... tout permet d'entrevoir avec quelle **largeur d'esprit** pourraient être traitées, entre l'Eglise romaine et l'église anglicane, les clauses disciplinaires de leur union.

La méthode qu'illustre ce passage va plus loin qu'on ne le pense, et elle dépasse les frontières du domaine religieux proprement dit. Je l'appellerai **la méthode de sympathie**. Elle consiste à supposer que, dans toute position, il y a un noyau de vérité, puis une enveloppe d'opinion qui tient à notre propre manière de voir et qui, par conséquent, n'est pas nécessaire. La sympathie consiste précisément dans cet effort qu'on fait pour se placer au point de vue de l'autre, pour essayer de voir les choses comme l'autre les voit lui-même. Ceci ne nous empêche pas de revenir à nos positions premières, mais, après l'effort de sympathie, nous ne pouvons plus affirmer ce que nous affirmions exactement de la même façon. Nous aimons mieux la vérité, parce qu'elle est alors purifiée de toutes les scories de notre amour-propre. Et voilà comment la charité aide à voir la vérité d'une manière non pas plus charitable mais plus véritable.

Tel était donc le caractère de cet homme unique dans l'histoire religieuse de ce temps ; par son indépendance singulière et par son **désir insatiable d'union**. Il fut, pendant plus de cinquante ans, le héros et le chevalier errant de l'Espérance chrétienne, le prophète de cette consommation dans l'Unité pour laquelle le Christ s'est offert. Comme tous ces prédestinés dont la mission est d'unir, il fut respecté par tous sans être parfaitement compris par aucun. Les Anglicans du type traditionnel le laissaient faire ; leur approbation venait de ce qu'ils n'osaient pas le contredire beaucoup plus que de ce qu'ils le suivaient, et ce fut l'attitude des archevêques de Cantorbéry. Les Anglo-Catholiques le vénéraient ; mais ils n'auraient pas admis toutes ses initiatives, et ils semblaient parfois penser à son sujet ce que Platon disait de Socrate : «Comme il va loin !» Mais Platon voyait peut-être dans la pensée de Socrate plus intimement que Socrate lui-même. Les Catholiques anglais estimaient sa sincérité, et le cardinal Vaughan comme le cardinal Bourne l'honoraient de leur amitié, mais on disait généralement dans leur cercle que Lord Halifax faisait cavalier seul, qu'il avait **inventé un anglicanisme idéal à son usage**, et qu'il **ne représentait que lui-même ; on s'agaçait de voir qu'il séduisait des catholiques français ou belges**. - «Où allez-vous, Eminence ? - Je pars pour Malines, je vais m'occuper de la question flamingante». Ainsi parlait, dit la légende, le cardinal Bourne ; mais la légende indique le tréfonds inexprimable. Plus Lord Halifax révélait son catholicisme profond, moins les catholiques l'entendaient : **«S'il croit tout ce que nous croyons, pourquoi donc ne franchit-il pas le dernier pas ?»** Cette pensée avait même traversé un jour la tête du cardinal Mercier, à qui Lord Halifax «disait tout» et qui en usait de même.

A Malines, un jour que Lord Halifax se trouvait seul avec le cardinal Mercier, celui-ci lui avait dit : «Lord Halifax, je voudrais vous demander quelque chose. - Tout ce que vous voudrez, répondit-il. - **Y a-t-il une différence entre ce que vous croyez et ce que croit un catholique romain ? - Pas la moindre. - Alors, est-ce que vous ne pensez pas que, dans ces conditions, votre conversion pourrait entraîner beaucoup de monde.** - Oh ! Eminence, répondit Halifax, si je savais que c'était mon devoir, je me convertirais tout de suite ; mais je ne le sens nullement ; et je crois que la conséquence serait juste le contraire. Les uns diraient : Il est si vieux, il s'est laissé faire. Et les autres : nous l'avions toujours dit». - Le P. Huby, qui rappelle cette anecdote dans les *Études*, insinue que M. Portal, «ayant **des exigences doctrinales moindres**», n'aurait jamais tenu ce langage à Lord Halifax. Il me semble que cette remarque ne serait pas facilement acceptée de ceux qui ont connu et aimé M. Portal. Ce n'était pas un théologien, et il n'avait pas à agir comme un évêque. M. Portal respectait la conscience de son ami par cette délicatesse parfaite qui a toujours été dans sa nature. Si Lord Halifax lui avait fait quelque ouverture dans le sens d'une conversion, il aurait agi comme tout prêtre catholique loyal à sa foi et à son Église.

Je reconnais que la position de Lord Halifax était unique en son genre. Il s'était servi de l'extrême liberté d'opinions et de l'absolue tolérance qui existe dans la *Church of England*, non pas pour exercer son libre examen, mais au contraire pour retrouver et pour revivre tout le catholicisme de l'anglicanisme. **Sa foi, c'était la foi catholique tout entière**, même avec les développements doctrinaux du dernier siècle sagement interprétés : **il avait en particulier une dévotion infiniment tendre au sacrement de l'Eucharistie, dont il ne se serait jamais séparé un seul jour de sa vie¹** et qu'il célébrait sur les tribunes publiques avec un accent qu'on n'aurait pu trouver chez les laïques les plus romains, et pour nous, il y avait dans les communions de son vieil âge quelque chose de si touchant et de si troublant qu'on en était ému tout le long du jour. Georges Goyau, l'abbé Klein, Jacques Chevalier, l'abbé Cadiou pourraient en témoigner parmi les vivants. René Bazin, Antoine Martel m'avaient fait aussi cette remarque : ils conservaient toute leur vie le souvenir des «communions de Lord Halifax».

Le P. Huby, reprenant à son tour la solution de cette **énigme**, nous dit en définitive que «Lord Halifax n'avait pas le sens aigu, la vision implacable des réalités concrètes, surtout pénibles et contraires à ses désirs ; il les **imaginait** plus qu'il ne les voyait, cela, tout à la fois par le tour **romantique** de son esprit et une certaine **étroitesse d'horizon intellectuel**». Ces remarques ne me paraissent pas fausses, mais elles donnent une idée qui n'est point exacte. Lord Halifax, qui était le disciple de Pusey et de Liddon, et non de Newman, connaissait l'histoire ; il l'interprétait à la lumière de son expérience, insistant sur le rôle des accidents et des tempéraments plutôt que sur les causes générales. Il était aussi théologien qu'on peut le demander à un laïque, et son clair regard, qui allait droit à l'essentiel, évitait les distinctions scolaires où les spécialistes souvent se cantonnent. Il n'ignorait pas les difficultés ; il savait la position anormale de l'Anglicanisme ; il reconnaissait les droits du Siècle de Pierre. Je n'ai jamais vu qu'il y ait du romantique dans son esprit ni de l'étroitesse dans son horizon ; il avait les défauts des grands hommes d'action, car l'action exige qu'on imagine fortement et qu'on se limite sévèrement, et ses manques me font penser à ceux des précurseurs. Robert Browning comparait le visage d'Halifax à celui de François Xavier, et il ajoutait, d'après le P. Huby : «Personne ne peut mettre en doute le zèle qui brûle dans ses yeux». Ceci me rappelle un mot de Lord Halifax à propos d'un religieux qui avait fait violente campagne contre lui, et qu'il avait invité à passer trois jours à Pickletot, car il était chevaleresque : «Le P. X. est très bon, disait-il, mais il n'est pas un de ces hommes qui mettraient le feu au monde». La faiblesse de Lord Halifax, ce fut ce feu dont il brûlait, et qui, à ses yeux, voilait et consumait l'obstacle. De ses lacunes, je dirais ce que A. Bellessort disait de celles de saint François Xavier : «Ce sont les trous du manteau sous lesquels les yeux exercés devinent le grand seigneur».

Lord Halifax a lancé dans le monde chrétien un **message** qui ne peut être oublié, et qui ne faisait d'ailleurs que souligner en traits de feu certaines idées traditionnelles : *nihil innovetur nisi quod traditum est*.

1) D'abord, il a rappelé que l'unité des chrétiens qui s'est dé faite collectivement, ne pourra jamais se refaire par les seules conversions individuelles. On pourrait, à ce sujet, comparer Lord Halifax et le cardinal Newman : ils s'estimaient ;

¹ Note 2007. **Comment ne pas être scandalisé par cette phrase de Jean Guittou qui sait bien que lord Halifax en assistant chaque jour à une fausse-messe anglicane, dite par un faux-prêtre, ne reçoit pas autre chose que du pain ! Lord Halifax le savait aussi ! Tout cela n'est que mensonge et comédie !**

mais Halifax était puseyiste et la voie de Newman lui demeurait obscure ; du moins, il ne croyait pas qu'elle s'imposât au salut de l'âme. Dès que Newman, après quinze ans d'études, de prières et de comparaisons, avait senti que l'Eglise anglicane était une église analogue aux églises donatiste ou monophysite qu'il connaissait par l'histoire, alors sa conscience ne s'était plus sentie en repos dans la demeure de sa mère bien-aimée : «Que mon âme soit avec les saints !» Et il s'était «séparé de ses amis». Halifax n'avait jamais étudié l'histoire dans cette dimension profonde, et jamais il n'avait admis ni éprouvé que l'église d'Angleterre fût séparée, comme un sarment, de la vigne du Christ à tort ou à raison, **il se sentait dans l'Église, et c'est pourquoi il n'éprouvait pas le moins du monde le besoin d'y entrer**. Du point de vue du droit, seule l'attitude de Newman pourrait, pour parler la langue de Kant, s'ériger «en maxime universelle». Si le Christ a fondé l'Eglise, Il a voulu une Eglise «une», et Il a dû y pourvoir. Comme Sa volonté ne peut pas être contraire à elle-même, Il ne peut pas vouloir à la fois l'unité visible et les séparations. Et jamais on ne trouvera ni un anglican ni un catholique pour admettre qu'une âme puisse faire son salut dans une église détachée, si sa conscience lui indique clairement qu'elle doit revenir.

Mais, d'un point de vue pratique, et à parler humainement, on peut se demander si ces deux types d'action et de conscience ne sont pas nécessaires pour préparer l'union intégrale pour ce jour dont la date est cachée dans le secret du Père. Il faut des **Newman** pour donner le **magnifique exemple d'un sacrifice immédiat et total à la vérité**, mais ne faut-il pas aussi des Halifax qui demeurent dans les églises et qui les aident à retrouver le catholicisme qui coule dans leurs veines¹ ?

Les uns et les autres ont leur mission : Un Newman est un héros solitaire qui indique la voie ; un Halifax travaille pour que cette voie ne soit pas celle d'un solitaire et qu'elle soit suivie un jour par une multitude.

Telle est donc la première prophétie qui se tire de l'enseignement de cet homme. L'œuvre de l'union des Chrétiens ne peut se borner aux seules conversions individuelles, mais doit être également un mouvement corporatif.

2) Un deuxième enseignement de Lord Halifax concerne les rapports de la politique et de la religion. Il croyait fermement qu'au XVI^e siècle c'était la politique qui avait tout envenimé. Il croyait que la religion catholique était apparue comme la religion de l'Espagnol, la religion de l'étranger. Mais au XX^e siècle, la politique ne travaille plus dans le même sens.

Je veux vous lire ce qu'il écrivait, le 11 juillet 1894, à l'abbé Portal :

On dirait que le monde se prépare pour quelque événement pareil. Tous les hommes, tous les pays se rapprochent par l'extension de la presse, les chemins de fer, le télégraphe. Tout le monde se précipite à l'étranger, les divisions s'effacent, on commence à se connaître, c'est la moitié et plus de la moitié du chemin accompli. Il me semble aussi que toutes ces questions sociales qui se font sentir partout, même ces grèves internationales, travaillent dans le même sens, et que Dieu prépare pour notre Europe un **cataclysme affreux**, peut-être le commencement de la fin, ou que la religion catholique s'emparera encore des masses, comme elle l'a fait des barbares, et ne laissera rien à regretter des siècles de Foi. Il se pourrait bien aussi que les grands troubles extérieurs fussent les moyens par lesquels, dans les desseins de Dieu, ce rapprochement se fera, et, s'il en est ainsi, qu'ils viennent, et qu'ils viennent vite, et que Notre-Seigneur nous donne la force et la grâce de nous comporter comme il le faudra dans de telles épreuves.

3) Troisièmement, enfin et surtout, l'enseignement de Lord Halifax, celui auquel il tenait le plus, c'est que l'union ne pourrait se faire que par l'exercice de **l'amitié**. Lui-même n'avait pu faire quelque chose que par l'amitié, et l'amitié de l'abbé Portal et celle du cardinal Mercier furent non seulement le rayon de soleil qui illumina son existence, mais encore l'atome de radium qui lui communiqua son énergie. C'était une de ses idées chères qu'on pouvait arranger bien des choses en se voyant, en causant, et plus encore en **s'aimant**, et que des personnes douées de puissance et qui, par surcroît, s'aimeraient, pourraient soulever l'univers. C'est ainsi que son fils, quand il était dans les Indes et qu'il s'appelait Lord Irwin, a essayé d'appliquer cette méthode avec Gandhi.

Ce n'était pas qu'il diminuât le rôle de l'intelligence. Pas de compromis, des études qui fassent apparaître ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas : de la lumière et de la lumière encore ! Mais cette lumière ne pourrait pas suffire s'il n'y avait pas, plus intimement, la chaleur mystérieuse de l'amour.

L'union des Chrétiens suppose une **mystique** : elle y prend racine, elle s'achève en elle. Lord Halifax qui, lorsqu'il était jeune étudiant, méditait sur les chapitres XIV à XVII de l'Évangile de Jean, avait tiré cette mystique de ces pages-là.

Dans ce langage des symboles, dans ce langage que le cœur comprend, le cardinal Mercier s'était exprimé. En voici les circonstances. Lorsque le Cardinal tomba malade, en janvier, lorsqu'on apprit, par les communiqués des journaux, que la maladie était grave et son état quasi désespéré, Lord Halifax, malgré son grand âge, se rendit à Malines, et, autour du chevet du Cardinal, se tint la dernière conversation. Ils s'embrassèrent, puis, après la messe, le Cardinal dicta une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, où revenait le vœu de l'unité : *ut unum sint*. Puis il prit dans ses doigts son anneau épiscopal, l'anneau qui lui avait été donné par sa famille quand il fut fait évêque, et il lui dit que s'il venait à mourir, il désirait que cet anneau soit à Lord Halifax. Trois jours après la mort du Cardinal, l'anneau fut remis à Lord Halifax. Celui-ci ne voulut pas lui donner une place dans sa maison : il fit faire une chaînette, et l'anneau, depuis ce jour, resta suspendu sur son cœur. Un jour que je lui avais demandé de voir cet anneau, Lord Halifax dégrafa son col et il le tira de sa vieille poitrine, où il reposait toujours. A sa mort, on le donna à un monastère anglican, après l'avoir enchâssé à la base d'un calice. Le geste de Mercier scandalisa certains ; mais l'anneau, c'est le signe de l'amour, le signe de l'union, ou, plus exactement, c'est le symbole de l'unité dans l'amour.

Voici ce qu'écrivait le cardinal Mercier, peu de semaines avant sa mort, à l'archevêque anglican de Canterbury (25 octobre 1925) :

«Pour ma part, c'est dans un esprit d'apostolat que j'ai envisagé, dès le premier jour, dans mon entretien avec le vénéré Lord Halifax et avec l'abbé Portal, ma participation aux Entretiens que mes interlocuteurs me témoignaient le

¹ Note 2007. Mensonge ; ces églises sont des églises mortes, des églises de mort.

désir d'avoir... J'ai rappelé la parole de Léon XIII : «Les grands événements de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains». Et pressentant, redoutant leur impatience, je leur ai remis en mémoire l'enseignement de saint Paul sur la source unique de la fécondité de l'apostolat : «Vous aurez beau planter, arroser vos plantations, un seul peut donner aux organismes leur croissance, c'est Dieu» (I Cor., III, 7). Et j'ajoutais encore des paroles que je demande de pouvoir répéter ici :

Vous vous impatientez, leur disais-je, «le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes, la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu».

«Moissonneurs d'âmes, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson, et quand sonnera cette heure bénie, un autre, vraisemblablement, aura pris notre place. *Alius est qui seminat, alius est qui metit* (Jean, IV, 37).

«C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle qu'au mois de janvier prochain nous nous retrouverons ; contents de peiner et de semer, laissant à l'Esprit-Saint et à l'action de sa grâce le choix du jour et de l'heure de la moisson que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer».

Avec le don de l'anneau, nous sommes bien, comme pour le lavement des pieds, comme pour le coup de lance de l'Evangile de Jean, sur un dernier sommet de l'amour. Le geste du cardinal Mercier en dit plus que tout ce qu'on pourrait écrire, et il traduit quelque chose d'inexprimable. C'est que, dans l'unité des chrétiens, les vertus que les chrétiens mettent au-dessus de tout et dont ils se plaisent à réciter quotidiennement les actes, sont exercées pour ainsi dire à un degré suprême. Les résultats visibles sont petits, pour ne pas dire quelque fois nuls. Il faut travailler sans voir ; les échecs sont incessants, les incompréhensions profondes, et jusqu'ici, il a toujours semblé qu'au moment où on allait toucher le but et s'embrasser entre frères, **une force hostile vous éloignait à nouveau**. C'est bien là où il faut entrer dans ce grand abîme de la confiance, où l'on ne voit pas de récompense, mais où l'espérance, comme celle d'Abraham, est une espérance qui ne repose que sur la parole. C'est bien alors le lieu de ce que Pascal appelait la charité, de ce que Fénelon appelait le pur amour ; c'est ici le lieu de la Foi qui opère par la charité. Alors, par ces trois voies, c'est bien au cœur qu'il faut venir, à ce cœur qui, dans notre langue, signifie à la fois : amour et courage. Newman avait choisi cette devise mystérieuse : «C'est le cœur qui parle au cœur». Comme elle aurait bien convenu à Lord Halifax ! et plus encore que celle qu'il s'était choisie et qui n'indiquait après tout que sa volonté : «J'aime mon choix - I like my choice». Si souvent il répétait que l'Union était un problème de désir, et qu'il fallait susciter partout et sans relâche le désir de l'Union dans les cœurs, car, disait-il, quand le désir de l'Union aura vraiment pénétré les cœurs, alors, ce jour-là, la réunion sera faite.

P.-S. - Qu'on me permette de citer aussi, en appendice, la conclusion de ce **discours-testament de M. Portal**, auquel j'ai déjà emprunté plusieurs textes :

La conclusion est que si vous voulez vraiment faire œuvre utile, il ne suffit pas pour vous, catholiques, de vouloir l'union et d'y travailler ; il faut trouver d'autres ouvriers et les trouver parmi nos frères séparés. Il en existe. Il y a partout des chrétiens qui ont soif d'union. Les trouver, se lier avec eux en toute confiance et loyauté, c'est le premier pas. C'est le meilleur moyen de s'instruire sur les difficultés et d'apprendre comment on peut les résoudre. Vous pourrez ainsi constituer, dans les différentes églises, comme des «cellules» dont les membres auront les mêmes désirs que vous, et par eux et par vous s'élargiront les points de rapprochement. Dans nos affaires, si nous avons pu obtenir quelques bons résultats, après Dieu, c'est à l'amitié qui nous unit, Lord Halifax et moi, que nous le devons.

Le mouvement d'Oxford a transformé l'église anglicane. Elle est revenue et elle revient de plus en plus aux croyances et aux pratiques catholiques, et de là ce besoin d'union qui la pousse à sortir de son nationalisme et de son isolement. Le cardinal Wiseman voyait déjà, en 1845, «non seulement un progrès vers les pratiques ou les doctrines catholiques des individus, mais aussi vers l'union en corps». Il l'attribuait à l'action de l'esprit de Dieu. Cinquante ans plus tard, le cardinal Vaughan, qui n'avait point les mêmes idées sur la manière dont s'opérerait le retour, disait cependant : «Les anglicans ont un grand nombre de dogmes communs avec nous, et j'ai lieu de croire que certaines différences de doctrine qui subsistent entre eux et nous sont plus apparentes que réelles ; d'autres ne sont que le résultat de malentendus qu'une explication plus complète dissiperait. Au reste, tant de progrès se sont réalisés dans ce sens depuis cinquante ans, que nous pouvons raisonnablement espérer voir ces différences aller diminuant d'année en année»... Et il ajoutait : «Oui ! c'est bien évident, la divine Providence, dans ses desseins secrets prépare quelque chose pour l'Angleterre».

Ayez donc confiance. Il y a des défaitistes partout, et ils trouvent toujours des raisons de ne pas agir. Ne soyez pas défaitistes. J'entends encore Léon XIII me disant : «S'il m'était donné de voir seulement l'aurore du beau jour qui amènera le peuple anglais à l'unité de la Foi, comme volontiers je chanterais mon *Nunc dimittis*. C'est un peuple si puissant et les Anglais sont si bons, si naturellement religieux ! Bon courage !

«On est venu ici même, dans cette salle où vous êtes, me dire, à propos de l'Orient, que l'union des églises était une utopie. Eh bien, non ! Ce ne peut pas être une utopie, parce que, au milieu de cette société bouleversée par les révolutions, l'idée religieuse seule reste debout». C'est encore plus vrai aujourd'hui qu'en 1894. On sent encore plus vivement que les forces religieuses seules peuvent lutter contre toutes ces effroyables entreprises de destruction qui s'élèvent contre toute idée chrétienne et, par le fait même, contre toute notre civilisation.

LE CARDINAL MERCIER par J. GUITTON

Tous ceux qui ont approché le cardinal Mercier ont été frappés du rayonnement qui émanait de sa personne : Il ne fut pas absent de ses funérailles elles-mêmes, funérailles d'unité et de paix, funérailles mystiques a dit un témoin, et que semblaient accompagner, dans une lumière argentée et douce, à la Fra Angelico, des cohortes d'anges. Le maréchal Foch en résuma l'impression : «C'était très triste, et pourtant on ne pouvait pas être triste». C'était triste parce qu'une grande voix venait de disparaître dans le monde, mais on ne pouvait pas pleurer, car on savait, on sentait avec une certitude entière qu'un grand Juste était entré dans sa patrie et qu'il était encore au milieu de son peuple.

Un jour viendra où nous aurons une biographie du Cardinal : il la faudra très précise et très complète, pleine d'anecdotes, de traits, de détails, comme Camus avait écrit la vie de saint François de Sales. Ces livres sont précieux pour qui veut vivre dans l'intimité d'une âme et recevoir d'elle une influence quotidienne. Mais par combien de détours faut-il passer pour que le portrait se constitue touche par touche ?

J'entrevois une autre méthode qui consisterait à se placer d'emblée au centre de sa vie et à retrouver, à travers la lettre de ses écrits, quelques-uns des mouvements originels de son âme. Certes, nous ne serons pas assurés de résultats aussi certains : point d'anecdotes, peu de traits, mais la lumière indécise et dense d'une âme saisie dans ses profondeurs.

I. - MOUVEMENT DE RETRAITE

Si vous avez ouvert les livres du Cardinal, vous avez été certainement surpris du caractère vivant et personnel de sa piété : pas de «paroles irréelles», de sentiments convenus ou de fadeurs. Il nous dit ce qu'il pense et ce qu'il croit ; nous sentons toujours chez lui le vif désir de ne pas s'égarer dans les formules de piété, dans les méthodes d'oraison : il cherche, il veut trouver et, pour ainsi dire, toucher «Celui qui est vraiment la vie», comme il dit après saint Paul. Pour cela, il s'est mis, dès ses plus jeunes années, à l'école des Pères de l'Église, il a cherché à vivre dans l'atmosphère des premiers siècles. C'est là sa demeure et son trésor. Il vit de saint Paul, et il le traduit d'une manière neuve et moderne en gardant à l'auteur son tour et son accent.

Mais, s'il revient sans cesse au passé chrétien, ce n'est pas la curiosité qui le pousse. Il demande à ces maîtres le secret de la vie chrétienne. Quand on parcourt ses ouvrages, on est frappé de rencontrer souvent les mots «se livrer», «s'abandonner». Et, lorsqu'il dirige les âmes, il cherche à obtenir d'elles un «abandon». Il en reparle encore dans ses instructions de retraite, dans ses lettres. Il l'appelle son attitude d'abandon ; et à tous ceux qu'il voit, il recommande de se livrer à la bonté de Dieu.

Quel est le sens de ce mot, de ce conseil, de cet acte en qui il résumerait volontiers la vie chrétienne, comme le faisait Bossuet dans son admirable discours sur l'acte d'abandon à Dieu ?

Bien des pages seraient requises pour l'expliquer. Cela semble simple, et cela l'est en effet, mais il faut l'imiter plus que l'expliquer pour le pénétrer jusqu'en son fond. Certes, pour le Cardinal, cet acte n'était pas une formule morte, ni un vague élan du cœur. C'était une pensée efficace et qui condensait tout ce qu'il avait lu dans les Pères. Ce n'était pas un acte qu'on fait une fois et dont on laisse ensuite se dérouler les conséquences. C'était un acte qu'il fallait faire une fois comme s'il engageait toute l'existence, et c'était un acte qu'il fallait recommencer le moment d'après comme si le passé l'avait aboli. C'était un acte qui se répétait, s'enrichissait, se diversifiait comme tout ce qui vit, et qui remplissait la vie entière du mouvement de son progrès. C'était un acte, dis-je, ce n'était donc pas un repos. Bien au contraire. Se livrer ainsi, c'était renoncer aux factices repos que l'âme prend en elle-même pour se donner à Celui qui est l'activité même et qui souvent nous mène là où nous ne voulons pas aller (Cf. *La Vie intérieure*, pp. 90, 100, etc.).

Pour nous faire entrer plus avant dans l'intimité de ce pasteur, pour nous faire comprendre quel caractère prenait pour lui cet abandon, à quel moment de sa journée il le consommait, il suffirait de lire un passage de la lettre qu'il adressait à son clergé, de son lit de mort :

Pendant mes heures de recueillement, tandis que je voyais toutes les espérances humaines s'évanouir et mon âme rester seule avec Dieu seul, ma pensée se rapprochait de plus en plus intimement de vous. Et j'ai vécu avec vous dans un commerce spirituel ininterrompu... Privé du bonheur de célébrer le saint sacrifice de la Messe, je m'associais, la journée entière, à la messe que le Souverain Prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, offre à tout instant par l'organe de Ses ministres sur tous les autels du globe terrestre. La Messe prenait à mes yeux un caractère de réalité exceptionnelle parce que le sacrifice du Calvaire qu'elle commémorait m'apparaissait dans un aspect tangible auquel il m'était donné de m'associer plus activement et plus directement que de coutume (18 janvier 1926).

Le Cardinal attachait à la Messe un prix souverain. Aussi sa messe du petit matin donnait à ceux qui y assistaient une émotion qui ne peut pas s'effacer dans le souvenir. La messe du cardinal Newman provoquait aussi un sentiment extraordinaire de piété, et pourtant, si nous en croyons les témoins, Newman disait sa messe assez vite : elle était pour lui l'acte par excellence, le drame, le grand passage du Christ dans le temps, et le renouvellement de cette Pâque que les Hébreux mangeaient en pèlerins, debout et le bâton à la main. Elle était, dit l'abbé Bremond, empruntant au Cardinal un de ses mots, *a wonderful solemnity*, une solennité pleine de merveilles. Il faudrait changer l'adjectif pour rendre l'impression que pouvait faire la messe du cardinal Mercier : c'était un sacrifice de tendresse, une solennité d'où rayonnait, intense et douce, la compassion du Bon Pasteur. La messe dite, le Cardinal revenait à son prie-Dieu. Sa grande taille, la couronne de ses cheveux blancs, l'immobilité et le silence donnaient à sa silhouette un aspect d'une figure de vitrail. Il n'y avait aucun bruit tout autour ; le silence était une plénitude. Une fois de plus le Cardinal s'abandonnait à Dieu pour l'accomplissement de ses desseins.

Voilà donc un homme de Dieu. Son premier mouvement est un mouvement de retraite : il se recueille en lui-même. Il habite les pensées de l'Église primitive. Va-t-il être de son temps, actif, actuel, capable de s'intéresser au grand problème de son époque, et va-t-il gagner les intelligences modernes qui sont à première vue si loin de lui ? On nous reproche souvent d'être d'un autre âge, on dit que le christianisme, s'il a conquis et occupé le monde, est maintenant dépassé par lui. Comment concilier dans nos cœurs avec l'amour du Christ qui demeure la charité pour un monde qui change ?

Le cardinal Mercier avait résolu ce problème par la simplicité de son génie. Il aimait, disions-nous, remonter le cours du temps pour vivre dans l'esprit des premiers chrétiens, il allait toujours en arrière du moment présent pour retrouver Dieu au centre de son être. Ce mouvement de retrait était aussi un mouvement d'avance, et le Cardinal se trouvait, par la vertu de cet abandon, plus actuel et plus moderne que ses contemporains. Il ne les quittait que pour les dépasser. Il revenait à la source pour les précéder.

II. — MOUVEMENT D'AVANCE

Montrons d'abord comment il était en avance sur les idées de son temps.

On pourrait prendre bien des exemples, car toutes ses œuvres sont des œuvres d'avance. Vers 1880, une philosophie était répandue par le monde : on voyait dans la science une sorte de foi nouvelle capable d'expliquer tous les mystères de l'univers, de combler peu à peu, en les satisfaisant, tous les besoins matériels de l'homme et de satisfaire, en les détournant vers les problèmes pratiques, toutes ses inquiétudes fondamentales. Il fallait armer le jeune clergé contre cette conception séductrice, car en ce temps on n'avait pas encore fait l'expérience de ce que l'on appela plus tard la banqueroute de la science. Léon XIII chargea Mgr Mercier de créer à Louvain un centre de hautes études intellectuelles et d'enseigner à nouveau cette philosophie de bon sens et d'unité qu'est la philosophie de saint Thomas.

La philosophie, disait Mgr Mercier, c'est le fond des idées dont s'inspirent les âmes dirigeantes de la société et qui finissent toujours par dominer un siècle ; or, l'idée, c'est le fil et le ressort de l'action, et c'est en actions que se traduit la vie des sociétés (Discours d'ouverture du Cours de Philosophie de saint Thomas, Louvain, 1882, p. 17). Mgr Mercier vit le parti que l'on pouvait tirer du thomisme pour donner aux contemporains cette confiance dans la raison, cette soumission à la réalité qui leur manquaient : il dévoua ses forces à sa renaissance. Mais il ne se bornait pas à saint Thomas, et, comme saint Thomas lui-même, il subordonnait tout à la vérité. Il disait, au sujet du saint docteur :

Nous nous réclamons de Platon, de Descartes, de Leibniz, de Kant, de Fichte, de Hegel, aussi pleinement et à coup sûr aussi sincèrement que ceux qui se rangent dans un parti opposé au sien ; si nous différons d'eux, c'est que nous n'excommunions de notre zèle à l'étudier aucun génie en raison seule de son époque : nous estimons qu'une doctrine, fût-elle du Moyen-Age et l'œuvre d'un saint, ne releva jamais que d'une seule norme, sa valeur (*Les origines de la psychologie contemporaine*, p. 449).

Dans cette recherche du vrai, le Cardinal n'excluait donc aucune doctrine. Il n'excluait pas davantage la plus modeste des sciences.

Qui donc a qualité pour prophétiser l'importance ou la non-importance d'une découverte pour l'avenir ? Ce que le Tout-Puissant a jugé digne de Lui de créer, ce que la suprême Sagesse divine daigne gouverner, la raison humaine trouverait indigne d'elle de l'étudier ? (Ibid., p. 467).

Pour vivifier et adapter à nos temps la grande tradition, il voulut faire de sa Faculté une Université véritable où les sciences modernes, mathématiques, physiques, chimie, et même les dernières venues : grammaire comparée, linguistique, physiologie, neurologie, seraient cultivées pour elles-mêmes. Les théories de Charcot sur les maladies mentales faisaient fureur. Qu'à cela ne tienne. L'abbé Mercier quitta l'habit ecclésiastique et suivit assidûment, à Paris, ses cours et ses cliniques. Ce petit trait suffirait à montrer la sympathie intellectuelle qui l'animait. Il était assuré qu'aucune vérité, qu'aucun fait bien constaté ne pouvait s'opposer à la foi, bien plus, que toute vérité, tout domaine mieux exploré, toute méthode nouvelle devaient apporter à la religion un nouvel appui, un nouveau témoignage. Si parfois la science a paru s'opposer à la foi, si parfois les faits ont paru apporter un démenti à l'enseignement courant de l'Église, c'est parce que les savants (songez à Renan et à Berthelot) mêlaient à leurs observations des théories philosophiques qui les altéraient, c'est parce que certains théologiens (comme ceux qui condamnèrent Galilée) avaient amalgamé au dépôt de la foi les résultats d'une science imparfaite. Mais jamais une observation vraie n'est allée contre la croyance chrétienne. Telle était l'assurance du Cardinal, et c'est pourquoi il poussait les savants catholiques à être, dans toutes les directions, aux avant-gardes du savoir humain.

Le Cardinal avait été un précurseur.

Ce même «esprit d'avance» se retrouve dans son attitude de la guerre. Il inspire toutes ses démarches, toutes ses paroles, tous ses actes. Le Cardinal se trouvait en Italie au moment de la déclaration de guerre. Il regagna la Belgique, où il trouva douleur sur douleur : villes saccagées, déportations, fusillades. Bientôt après il écrivit son admirable lettre de Noël, qui reste peut-être la plus belle page que la guerre ait inspirée. Il rappelait à la face des Allemands que leur autorité était une autorité usurpée, et surtout il armait les Belges pour l'épreuve qu'il savait affreuse et qu'il prévoyait longue. *Patriotisme et Endurance*, tel était le titre de cette lettre ; il avait vu, dès le début, que les élans de la première heure ne porteraient des fruits que par la patience ; il croyait au triomphe de la justice, et en sanctifiant son peuple il le fortifiait¹.

¹ Voir le livre de Fernand Mayence, *La Correspondance de S. Em. le cardinal Mercier avec le Gouvernement allemand pendant l'occupation*, 1919.

Mais le Cardinal était aussi, pour ainsi parler, en avance sur les consciences.

Il est digne de remarque que le Cardinal était naturellement sympathique. Lorsqu'il était professeur à Louvain, ses étudiants l'avaient surnommé «le grand sympathique». Et le Cardinal était sympathique à ceux qui ne partageaient pas sa foi. Au moment de sa mort, dans *Le Peuple*, organe socialiste belge, Jules Destrée pouvait écrire : «Je reste persuadé qu'il était de cœur avec nous». Comment avait-il fait ce miracle ? Comment pouvait-il concilier avec l'attachement à la vérité unique et exclusive cette sorte d'affection profonde pour les consciences qui s'en écartaient ? et dans quel repli de son cœur avait-il su loger avec l'intransigeance des âges de foi cette sorte de large tolérance qui semble être le fruit du scepticisme ?

Je voudrais insister sur ce point, car il pose un délicat problème.

Il y a bien des sophismes sur la tolérance. Beaucoup de nos contemporains se croient tolérants et magnanimes parce qu'ils s'inclinent avec un égal respect devant des opinions opposées. Je ne parle pas ici de cette tolérance administrative, nécessaire dans une cité où plusieurs religions se partagent les consciences, celle d'un préfet, par exemple, qui assistera avec une égale indifférence à une messe catholique, à un service protestant ou à un enterrement civil. Je parle ici d'un certain scepticisme déabusé. Il admet que toutes les opinions sont bonnes, parce qu'on ne peut départager le vrai du faux, - qu'elles sont toutes également respectables, parce qu'elles reflètent toutes un tempérament, comme une plante a l'odeur d'un terrain, - qu'on peut les cueillir, les respirer, les laisser se faner comme des fleurs, - que la vérité étant refusée à l'homme, il ne lui reste qu'à s'amuser au jeu des opinions et des croyances. Le dilettante qui professe une philosophie pareille respecte en apparence mes convictions. En réalité il les outrage, car il détruit ce qui les anime et les vivifie, je veux dire l'idée de vérité qui me les a fait choisir entre beaucoup d'autres et qui leur donne leur prix.

La tolérance du cardinal Mercier n'était pas fondée sur le mépris.

Il avait un amour profond de la vérité, de la justice, de l'idéal. Et s'il était chrétien, c'est parce qu'avec l'aide de Dieu, il avait suivi sa raison jusqu'au bout. S'il avait toujours le regard tourné vers la cité Éternelle, c'est parce qu'il était passionné de justice.

On comprend mieux ainsi comment il pouvait collaborer avec des hommes qui ne partageaient point encore toute sa foi. Comme eux, il était raisonnable, mais il était plus raisonnable qu'eux, puisqu'il avait suivi sa raison jusqu'à cet Infini où elle nous lance. Comme eux, il aimait la justice, mais il l'aimait plus raisonnablement, puisqu'il lui voulait un fondement immuable et qu'il aurait estimé l'Idéal illusoire s'il n'était en même temps la plus sûre des réalités. Il était en avance sur les principes de liberté et de justice qui sont à la base de nos États, parce qu'il les poussait jusqu'à Dieu, d'où ils nous sont venus.

Bien plus, il était en avance sur les hommes mêmes, et c'est là qu'il faut chercher la raison véritable de sa sympathie. On sait que le grand art de l'éducation, et son secret, c'est d'aimer dans l'enfant non pas ce qu'il est, mais ce qu'il sera ; dans le jeune homme, non pas seulement ce qu'il révèle, mais ce qu'il promet : si cela n'était, l'éducation ne serait pas possible. Il faut bien reconnaître que les enfants ne sont pas toujours agréables, que les jeunes gens sont parfois lassants. L'amour peut faire aimer ce qui ne paraît pas aimable, parce que l'amour est toujours en avance : c'est là un caractère de la charité.

C'est ainsi que le cardinal aimait les hommes. Il était en avance sur son interlocuteur. «En tout homme, si misérable soit-il, je puis voir Dieu, sinon en réalité, du moins en espérance. Il n'y a pas au monde un criminel qui ne soit, peut-être, destiné à être un jour avec moi, ou au-dessus de moi, dans le Paradis» (*Vie intérieure*, p. 115).

Après tout, chacun de nous est en marche, et qui sait si celui à qui je parle, et qui me semble détaché de l'Église, ne me précédera pas dans le royaume de Dieu ? Qui connaît les frontières de cette véritable Église qui sera demain la cité des saints ? Saint Augustin fait remarquer qu'elle n'est pas identique à l'Église visible, «puisque l'Église, dit-il, a des enfants parmi ses ennemis et des ennemis parmi ses enfants». Le Cardinal savait cela et il en vivait ; et s'il y avait dans son amitié quelque chose d'infiniment reconfortant, et pour les incroyants eux-mêmes, c'est qu'il aimait en nous ce qui est plus nous-mêmes que nous-mêmes, je veux dire ce mouvement secret qui nous porte sans cesse à nous corriger, à nous dépasser pour grandir.

III. - L'APÔTRE DE L'UNION

Voilà pourquoi le Cardinal fut dans toutes les circonstances où l'occasion le plaça l'apôtre de l'union. Il était celui vers qui on se tournait quand on voulait se réconcilier, se réunir, sans cesser pourtant d'être soi-même et de conserver tout le juste de sa cause. Car il était assez grand pour recevoir et pour bénir les idées vraies en leur laissant leur stature, leurs proportions, leurs physionomies et leur histoire ; il ne s'agissait que de les purifier de cet esprit d'exclusivisme et de propre amour par où elles n'acceptent pas, ces idées, d'entrer dans le concert de la vérité éternelle. Auprès de lui, on songeait à ce mot de Lacordaire : «Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mes adversaires, mais à m'unir à eux dans une vérité plus haute».

Chacun a le souvenir de ce que fit le Cardinal pour l'union des églises, en particulier pour l'église d'Angleterre. Le Cardinal reçut Lord Halifax et ses amis pour s'entretenir avec eux des moyens de remédier à la séparation du XVI^e siècle. Lui seul pouvait avoir cette audace, évêque catholique, de recevoir dans sa maison, quasi officiellement, les délégués officiels d'une église séparée et de correspondre avec son chef. Les Conversations qui eurent lieu à Malines ne pouvaient se faire nulle part ailleurs : il y fallait cette présence, cette bonté, cette ouverture, cette autorité d'arbitre et de père des âmes et des patries. Lord Halifax disait qu'«on pouvait tout lui dire». Toujours ce regard qui mettait à nu les choses et les gens et qui obtenait en revanche qu'on se livrât et se dégagât de tout le factice. On ne connaît guère en France la lettre que le Cardinal adressa le 25 octobre 1925 à l'archevêque anglican, primat de l'Église établie, à propos des Conversations. «Cher Monseigneur, commençait-il, lorsque m'est parvenue votre honorée lettre du 1^{er} août 1925, je me fis un de-

voir de vous en accuser réception tout de suite...» Et il continuait :

A une première lecture, votre lettre ne fut pas sans me causer un certain malaise. Je n'étais pas sûr d'en saisir la pensée intime. Tout le document respirait une bienveillance inaltérée, les appréciations sur le passé ne contenaient rien qui ne fût encourageant, mais les réflexions sur le présent et les perspectives de l'avenir paraissaient se ressentir d'une confiance ébranlée.

Nul, d'ailleurs, ne pourrait en être surpris. En effet, dans un effort de longue haleine tel que le nôtre, si le but poursuivi demeure identique, les moyens de le réaliser varient avec les circonstances et soulèvent à chaque pas de nouveaux problèmes.

A l'intérieur de nos réunions, à mesure que les échanges de vues se prolongent, et que se dessine plus nette la ligne de démarcation entre les articles sur lesquels nous sommes trouvés ou mis d'accord et les articles au sujet desquels se déclarent nos divergences, les difficultés du succès final deviennent plus obsédantes et les motifs naturels d'espérer sont moins entraînants.

Au dehors, quand nous prêtons l'oreille à ceux qui nous suivent, nous constatons des impatiences qu'il n'est pas en notre pouvoir de satisfaire, et il peut en résulter pour nous, j'entends pour moi-même et pour Votre Grandeur, des impressions d'inquiétude ou de fatigue auxquelles il n'est pas toujours aisé de se soustraire.

Chez nos catholiques romains, cette impatience revêt deux aspects différents.

Les uns, pleins d'ardeur et de sympathie pour notre cause, souffrent de nos apparentes lenteurs et d'un silence qui leur semble fort long. Ils se figurent volontiers que le problème de l'union étant nettement posé, comme le serait un théorème de géométrie, la conclusion affirmative ou négative devrait s'imposer tout de suite. Au pis-aller, se disent-ils, un vote de majorité couperait court aux hésitations. Ils voudraient donc voir les entretiens de Malines marcher plus vivement, et satisfait ainsi sans délai la curiosité de l'opinion publique. Le retour de l'Angleterre à l'unité serait un spectacle tellement beau, tellement édifiant, que l'on ne saurait assez tôt procurer aux âmes religieuses le réconfort qu'elles en attendent.

D'autres, au contraire, hantés par la politique du «tout ou rien», n'attachent d'importance qu'au résultat final ou global, grossissent à plaisir les difficultés à vaincre avant d'y parvenir, sous-évaluent le rôle capital de la grâce dans l'évolution de la vie spirituelle, et alors, ne s'appuyant que sur eux-mêmes et sur le sentiment de leur insuffisance, seraient prêts à abandonner tout de suite une tentative dans laquelle, au vrai, ils n'ont jamais eu confiance, qu'au fond du cœur ils n'ont peut-être jamais souhaitée, pour le succès de laquelle ils n'ont peut-être jamais prié.

Tous ces impatients, optimistes, outranciers ou pessimistes obstinés, vous devez les rencontrer aussi parmi vos ouailles, Monseigneur ; ils voudraient obtenir de nous une solution brusquée...

Notre pensée, à l'origine, ne fut pas, en effet, d'examiner, dans un espace de temps déterminé, quelques questions de théologie, d'exégèse ou d'histoire, avec l'espoir d'ajouter un chapitre d'apologétique ou de controverse aux travaux scientifico-religieux de nos devanciers ; non ; nous nous sommes trouvés, face à face, hommes de bonne volonté, croyants sincères, qu'épouvantaient le désarroi des idées, la division des esprits de la société actuelle, attristés par les progrès de l'indifférence religieuse et de la conception matérialiste de la vie qui en est la conséquence ; nous avions présent à la pensée le vœu suprême d'union, d'unité de notre divin Sauveur : «ut unum sint», «ah ! s'ils pouvaient tous ne faire qu'un !» Et nous nous sommes mis à l'œuvre, sans savoir ni quand ni comment l'union souhaitée par le Christ pourrait se réaliser, mais persuadés qu'elle était réalisable, puisque le Christ la voulait, et que, dès lors, nous avions chacun une contribution à apporter à sa réalisation. L'union n'est pas, ne sera peut-être pas notre œuvre, mais il est en notre pouvoir et, par conséquent, il est de notre devoir de la préparer, de la favoriser.

N'est-ce pas dans ce but élevé, dans un sentiment de foi à la sagesse et à la bonté de la divine Providence, que la Conférence de Lambeth a été instituée ?

N'est-ce pas l'unique objectif de notre cher et vénéré confrère qui, depuis plus de cinquante ans, voue, avec un zèle admirable, son temps, ses forces, son cœur à la cause de l'union ?

Il me semble entendre encore le vénéré doyen de Wells nous dire, avec une émotion pénétrante, à l'issue de notre première réunion : «Depuis quatre siècles, anglicans et catholiques romains ne connaissaient que leurs antagonismes mutuels et leurs divisions ; pour la première fois, ils se voient pour arriver à se mieux comprendre, pour dissiper les équivoques qui les tiennent à distance les uns des autres, pour se rapprocher du but tant désiré de tous : l'unité».

Et quand le vénéré doyen tenait cet émouvant langage, ce n'est pas notre petit groupe fermé qu'il visait, c'était les masses populaires restées croyantes que nous savions tous derrière nous et dont la persévérance dans la foi au Christ et à l'Église nous est un sujet perpétuel d'angoisse.

Pour ma part, c'est dans cet esprit d'apostolat que j'ai envisagé, dès le premier jour, dans mon entretien avec le vénéré Lord Halifax et avec l'abbé Portal, ma participation aux Entretiens que mes interlocuteurs me témoignaient le désir d'avoir avec nous. Et quand, en janvier 1924, j'ai exposé à mon clergé et à mes diocésains mon rôle dans nos réunions, c'est sous ce jour que je l'envisageais. Je leur ai rappelé alors la parole de Léon XIII : «Les grands événements de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains». Et, pressentant, redoutant leurs impatiences, je leur remis en mémoire l'enseignement de saint Paul sur la source unique de la fécondité de l'apostolat : «Vous aurez beau planter, arroser vos plantations, un seul peut donner aux organismes leur croissance, c'est Dieu», «*Neque qui plantat est aliquid neque qui rigat, sed qui incrementum dat, Deus*» (I Cor., III, 7). Et j'ajoutais encore ces paroles que je demande à pouvoir répéter ici : «Vous vous impatientez, leur disais-je, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes ; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu».

Moissonneurs d'âmes, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson ; et quand sonnera cette heure bénie, un autre, vraisemblablement, aura pris notre place. «*Alius est qui seminat, alius est qui metit*» (Jean., IV, 38).

C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle qu'au mois de janvier prochain nous nous retrouverons ; contents de peiner et de semer, laissant à l'Esprit-Saint et à l'action de Sa grâce le choix du jour et de l'heure de la moisson que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer.

Cette lettre le peint. On trouverait dans ses œuvres complètes plusieurs pages de cette espèce ; il suffira, pour achever cette esquisse, de citer une improvisation où il se découvre tout entier : vous y trouverez intimement mêlés ces deux mouvements d'âme (mouvement de retrait, mouvement d'avance) que je vous ai décrits. Vous verrez aussi comment ils ne font qu'un, et pourquoi il est vain de les désunir.

Nous sommes en février 1906. Mgr Mercier vient d'apprendre sa nomination à l'archevêché de Malines, le siège primate de la Belgique. Il réunit une dernière fois ses étudiants et leur parla dans ces termes :

Les émotions se pressent en mon âme à l'idée que l'heure doit bientôt sonner de mon départ.

Malgré ma répugnance à m'en convaincre, mes jours à l'Université de Louvain sont comptés. Je sens que si je cédaï à mes premières impressions la tristesse ne tarderait pas à m'envahir.

Puis lorsque je porte mes regards vers l'avenir, et lorsque résonnent les chiffres : deux millions deux cent mille âmes, plus de deux mille prêtres, lorsque je songe aux écoles, aux collèges, à l'Université, aux paroisses avec leurs œuvres religieuses et sociales, j'ai parfois le cœur serré comme si je prenais peur.

Voilà le premier mouvement. Devant la tâche immense, Mgr Mercier hésite : il a peur. Mais, aussitôt, il nous révèle la première source de son courage :

Mais je ne veux pas avoir peur.

Oh ! le joli petit livre que je me rappelle avoir lu avec charme, il y a quelque vingt ans, et qui m'a fait du bien. Je vous invite à y puiser une leçon de force aux heures inquiétantes de votre vie. Il est de Mosso, professeur de philosophie à Turin ; il a pour titre La Paura.

Dans une lutte à armes égales le vaincu est celui qui a peur, telle est la thèse scientifiquement démontrée du physiologiste italien : par contre, la conscience d'être fort rend plus fort encore. Lisez ce petit livre, vous y verrez comment la physiologie est à la base de la psychologie, et celle-ci à la base de l'éducation de la volonté et du caractère.

S'il vous prenait par hasard fantaisie de lire le livre de Mosso, vous verriez qu'il ressemble à un livre de piété comme un laboratoire ressemble à une chapelle : ce sont des études techniques, des graphiques, des appareils de psychologie expérimentale, des courbes. Mais «il démontre scientifiquement» ; pour l'instant, c'est tout ce que Mercier lui demande. Il ne dédaigne pas, dans une inquiétude, de se rapporter à cet humble travail de physiologiste. Il possède à un degré assez haut le sentiment de l'action permanente, et toute pénétrante, de Dieu pour ne pas redouter les méthodes nouvelles, et c'est à elles qu'il se confie pour pénétrer, s'il est possible, le mystère de l'union de l'âme et du corps. Peut-être, les bons chanoines qui l'écoutent sont-ils un peu inquiets de voir ce jeune évêque chercher l'aliment de son courage dans des études que leur piété toute calme, toute classique, ne connaît pas. Mais l'étudiant, qui est aussi dans la salle, a dressé la tête, et le nouveau pasteur, précisant le précepte de Mosso par une application immédiate, s'adresse, pour se faire bien entendre, à la partie la plus jeune de son troupeau : *Mes étudiants en philosophie et en lettres se rappellent ce que j'avais coutume de leur dire à la veille des examens : «Surtout, ne tremblez pas». A égalité de science l'étudiant timide échouera, l'étudiant résolu qui double son énergie en se disant, fût-ce avec une pointe d'exagération : «J'en sais autant que mes juges» réussira.*

Un rire timide court dans l'assistance. L'abbé Mercier a fait passer des examens : il sait bien que l'examen n'est pas toujours, comme on le laisse croire souvent, la mise en équation infaillible de la science et de l'ignorance d'un candidat : il s'agit parfois de quelque chose de plus humain. Même au baccalauréat, il peut y avoir une chevalerie de bon aloi, et l'on peut dire, sans trop exagérer, que la confiance en soi va devenir une vertu.

Jusqu'ici nous étions sur le plan de réussite humaine, et les chanoines de Malines pouvaient s'effrayer de cet évêque pragmatiste. Qu'ils se rassurent ! Jusqu'ici, Mgr Mercier n'a donné qu'une face de sa pensée. Cet amour de l'action confiante, ce goût du risque, ne se suffit pas à lui-même. C'est seulement une manière de collaborer avec Dieu. La foi qu'il demande au candidat n'est pas fondée sur le parti pris de s'aveugler lui-même ni d'estimer ses forces au-delà de leur valeur. Il sait par la foi que sa vie est une idée de Dieu réalisée sur la terre : *Dieu me connaît tel que je suis, avec mes défauts et mes qualités ; Il a daigné me choisir tel que je suis ; Il m'aidera.*

Et peu à peu sa pensée va se concentrer sur le point d'insertion de cette action divine dans les choses : *Je ne veux ni gémir sur le passé qui n'est plus, ni rêver follement de l'avenir qui n'est pas. Le devoir de l'homme se concentre sur un point, l'action du moment présent.*

Qu'est-il donc ce moment présent ? Est-ce une pure limite, une réalité sans lien avec les autres, et comment la saisir ? On voit ici que la réflexion du philosophe sur les causes, leur jeu et leur enchaînement, n'est pas étrangère à ses certitudes. Il ne croit pas à une grâce extraordinaire qui descendrait d'en-haut sans préparation pour transfigurer le moment. Dieu ne se manifeste pas ainsi ; le présent n'est pas isolé entre ciel et terre ; il vit, ne se sépare pas des autres temps où il a vécu, et la chaîne de ces points uniques traduit une même action de Dieu.

A quoi donc se réduit pour chacun de nous le jeu des causes secondes dont la Providence tenait dans notre passé les fils ? A une chose unique : à préparer le moment présent. C'est ce moment donc, c'est la disposition providentielle d'aujourd'hui que nous voulons adorer, bénir et, fût-ce avec des serremments de cœur et même des frissons, intrépidement réaliser.